N° 55. AVRIL 1924.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La liberté impeccable du Christ et celle des enfants de Dieu

« *Omnis qui facit peccatum servus est peccati... Si ergo vos filius liberaverit, vere liberi eritis* : Quiconque commet le péché est esclave du péché... Si donc le Fils nous affranchit, vous serez vraiment libres. »

(Joan., VIII, 34-36.)

Il est défini par l'Église que Jésus a deux volontés, comme il a deux intelligences : une volonté divine et incréée, propriété de sa nature divine, une volonté humaine, propriété de sa nature humaine. — Si en effet Jésus n'avait pas, au-dessous de sa volonté divine, une volonté humaine, il ne serait pas vraiment homme, et il n'aurait pu ni obéir, ni mériter, car l'obéissance et le mérite supposent la soumission d'une volonté inférieure à une autre plus élevée.

La volonté humaine de Jésus contient un grand mystère et une grande leçon.

Un grand mystère : cette volonté était *impeccable* dès

ici-bas, et pourtant elle était *parfaitement libre* en méritant.

Jésus ne pouvait pas désobéir à son Père, et pourtant *c'est librement qu'Il lui obéissait.*

Comment l'obéissance est-elle libre et méritoire lorsque la désobéissance n'est pas possible ? Ce mystère est si grand que plusieurs théologiens, ne sachant comment éviter la contradiction, ont prétendu que Jésus n'avait pas reçu de son Père le précepte, l'obligation de mourir pour nous. Son Père lui aurait seulement suggéré ce sacrifice, sans l'y obliger, et Jésus l'aurait librement accepté.

Cette solution, étrangère à la doctrine de grands maîtres, n'a aucun fondement dans la sainte Écriture. Au contraire, Jésus à plusieurs reprises dans l'Évangile parle du précepte qu'il a reçu de son Père, précepte de mourir pour nous : « *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a me ipso et potestatem habeo ponendi eam et potestatem habeo iterum sumendi eam. Hoc mandatum accepi a Patre meo. — Personne ne m'enlève la vie, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre, tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père* » (Jean, x, 18). — Après la Cène, juste avant la Passion, Jésus dit encore : « *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc.* » — « Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous, car le Prince de ce monde vient et il n'a rien en moi. Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis *selon le commandement que mon Père m'a donné*, levez-vous, partons d'ici » (Jean, xiv, 31). C'est de cet ordre, et non pas seulement d'un conseil, que parle saint Paul, lorsqu'il dit aux Philippiens (ii, 8) que « le Christ Jésus... s'est abaissé lui-même, se faisant *obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* ». — Du reste, d'autres préceptes divins constituaient une obligation pour la liberté humaine de Notre-Seigneur : « *Observez*, dit-il,

mes commandements..., comme j'ai observé les préceptes de mon Père » (Jean, xv, 10).

Comment donc Jésus dans son obéissance pouvait-il être en même temps impeccable et parfaitement libre?

Ce mystère restera toujours obscur pour nous ici-bas, mais il ne paraît impossible qu'à ceux qui conçoivent la liberté à la manière du monde, et non pas à la manière des saints. La liberté selon le monde c'est la liberté du mal autant que du bien. La liberté selon les saints c'est seulement la liberté du bien; elle est souveraine en Jésus. Il y a là une grande lumière pour la contemplation et, pour la pratique, une grande leçon sur les rapports du libre-arbitre et de la délivrance du péché.

Pour la bien entendre, voyons 1° Ce qu'est la liberté selon le monde; 2° ce que fut la liberté de Jésus ici-bas. 3° ce qu'est la liberté des saints.

I

Qu'est la liberté selon le monde? C'est le pouvoir de choisir entre le bien et le mal, entre le devoir et le caprice de l'égoïsme, c'est le pouvoir de se soustraire à la règle, à l'autorité. Ainsi le monde oppose couramment la liberté à l'autorité. Bien plus, il semble au monde qu'il ne fait usage de sa liberté que lorsqu'il se soustrait à une obligation, à l'obéissance qu'il appelle servile. Il se croit vraiment libre lorsqu'il dit avec le démon : « *Non serviam* : Je ne servirai pas, je n'obéirai pas. » Ou s'il accomplit le bien, il veut le faire, non pas parce que c'est un précepte de Dieu, mais parce qu'il y trouve sa satisfaction ou le développement de nos facultés naturelles.

Cette liberté impatiente de tout frein, de toute règle, en fuyant les sages directions de l'Autorité, conduit vite à la

servitude véritable, à la déchéance, parfois à l'abjection. On échappe aux saints commandements de Dieu pour tomber dans l'esclavage des passions qui dominent la raison au lieu d'être dirigées par elle : « Qui facit peccatum servus est peccati. » Le pécheur ne se conduit plus lui-même par la droite raison, il se laisse seulement mener par ses inclinations désordonnées; et, cet esclavage, il le porte avec lui partout où il va.

Dans une de ses plus belles paraboles, Jésus nous a montré ce qu'est la liberté selon le monde, à quelle déchéance elle conduit (cf. Luc, xv, 12). L'enfant prodigue impatient de faire usage de sa liberté, au lieu de rester soumis à l'autorité paternelle, demande « sa part d'héritage ». Son père la lui donne. « Peu de jours après, le jeune homme, ayant rassemblé tout ce qu'il a, part pour un pays lointain. » Pourquoi lointain? Pour être plus libre. « Il y dissipe tout son bien, en vivant dans la débauche. » La liberté ne lui suffit pas, il lui faut la licence. — Mais la licence le conduit à la misère. « Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à sentir le besoin. S'en allant donc, il se mit au service d'un habitant du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour garder des pourceaux. Il eût voulu se rassasier des gousses que mangeaient ces animaux, mais personne ne lui en donnait. » — La liberté selon le monde conduit à la servitude, à la déchéance, à l'abjection.

Cette histoire du prodigue se renouvelle tous les jours au point de vue spirituel. Combien d'âmes qui avaient la foi, l'espérance, la charité, qui vivaient dans la maison du Père céleste, lui ont demandé leur part d'héritage, pour faire usage de leur liberté à leur guise! Elles ont cessé de se diriger par la foi, pour ne plus se conduire, disaient-elles, que d'après la raison; mais elles sont tombées au-

dessous de cette raison, dans l'égoïsme, l'orgueil, le désordre des sens. Elles sont devenues esclaves de leurs passions, qui se succèdent et se combattent en elles malgré elles; elles sont devenues esclaves de ce pauvre monde, esclaves de ses conventions souvent ridicules. Elles n'ont pas voulu se soumettre aux lois très saintes de Dieu, elles sont obligées de s'incliner devant la sotte fantaisie et les extravagances de ceux qui font *la mode* au point de vue artistique, intellectuel ou moral. S'il n'y avait encore en ces fantaisies que du ridicule, mais on y trouve aussi le sacrilège et le blasphème. Tout cela est la conséquence de la liberté selon le monde; le plus abject des esclavages.

Cette histoire du prodigue est celle de peuples entiers qui ont abandonné la foi, l'obéissance due aux commandements de Dieu et à ceux de la sainte Église, pour suivre les principes du libéralisme moderne, qui conduit à la tyrannie, à l'oppression des bons par les mauvais, qui font les lois comme bon leur semble, au gré de leur égoïsme, de leur indifférence religieuse ou de leur haine de tout ce qu'il y a de grand et de saint.

C'est dans ce libéralisme opposé à l'autorité de Dieu et de l'Église que nous trouvons toute la conception que le monde se fait de la liberté. — Le libéralisme est essentiellement la doctrine d'après laquelle l'homme et la société ne sont pas obligés de recevoir la révélation divine, si manifeste qu'elle soit par les signes qui la confirment. Chacun est libre de vivre sans religion, ou de choisir parmi les religions celle qui lui plaît le plus. Comme si Dieu n'avait pas un droit absolu à être cru lorsqu'il parle, et qu'il confirme sa parole par des signes indubitables ; comme s'il importait peu que Dieu ait parlé ou non ; comme si l'on pouvait se sauver sans la foi à la parole divine; comme si les religions opposées, dont l'une est la contradiction de

l'autre, pouvaient être également vraies et divines; comme si les États devaient et pouvaient rester neutres entre la vérité et l'erreur, entre la religion et le blasphème, entre l'Église et les sociétés secrètes.

Telle est essentiellement l'hérésie du libéralisme : la négation des droits de Dieu, la proclamation de l'indépendance absolue de la liberté humaine, qui se pose par là même au-dessus de Dieu, en se donnant des airs de charité et de générosité à l'égard de tous les cultes et de leurs fidèles (1).

Ce n'est pas une hérésie partielle, c'est le rejet de toute obligation religieuse, comme si Dieu n'avait aucun droit, comme si l'Autorité divine n'était qu'un vain mot. — Telles sont manifestement — c'est, hélas! trop clair dans la société qui tient à s'appeler moderne — les aberrations qui découlent de la conception que le monde se fait de a liberté.

Oh, bien sûr, si l'on comprend ainsi la liberté, on ne peut pas entendre comment le Christ était libre, lui qui ne s'est jamais soustrait à l'Autorité divine, aux préceptes de son Père, et qui *ne pouvait pas* s'y soustraire.

II

Que fut ici-bas la liberté de Jésus? Autant elle est incompréhensible vue d'en-bas, autant elle s'éclaire vue d'en haut, comme un reflet des perfections divines.

Jésus n'a jamais eu la liberté du mal, mais seulement celle du bien; sa volonté humaine était ainsi dès ici-bas

(1) Cf. *Acta* Leonis XIII, Encyclica *Libertas*, 20 juin 1888 (Denzinger, n° 1932). — Item Encyclica *Immortale Dei*, 1er nov. 1885 (Denzinger, n° 1866, 1874, 1880). — *Acta* Pii X, Encycl. *Pascendi* (Denzinger, n° 2093 et n° 1995).

l'image la plus parfaite et la plus vivante de la liberté divine.

1° Infiniment au-dessus de la fausse liberté du monde, qui est le principe de toutes les servitudes, il existe de toute éternité une très sainte liberté, principe de toutes les délivrances. Dieu dans son infinie béatitude et sainteté est souverainement impeccable et souverainement libre. S'il péchait, il ne serait plus Dieu; pécher c'est se détourner du souverain Bien; comment Dieu pourrait-il se détourner de Lui-même? Dieu est absolument impeccable et pourtant il est aussi infiniment libre. Libre non pas à l'égard de Lui-même, Il s'aime nécessairement, mais à l'égard des créatures qu'il peut créer ou ne pas créer, qu'il peut ensuite combler de ses dons dans la mesure où il l'entend. « L'esprit souffle où il veut », avec une souveraine liberté. Il jette dans les âmes la semence divine plus ou moins belle selon son bon plaisir. Pourquoi Joseph a-t-il été choisi plutôt qu'un autre homme de Nazareth pour être le père nourricier de Jésus, pourquoi a-t-il été prédestiné dès avant sa naissance à cette très haute mission? Parce que tel a été le bon plaisir de Dieu. Dieu est parfaitement libre de choisir qui il lui plaît, comme instrument de sa miséricorde. — Il est libre d'appeler des ouvriers à la dernière heure pour travailler à sa vigne, et de leur donner autant par pure bonté qu'à ceux qui ont travaillé tout le long du jour. Il ne frustre personne, mais très librement il donne gratuitement aux uns plus qu'aux autres. Telle est bien la liberté souveraine qui n'a de compte à rendre à personne, et il est de toute évidence qu'elle se concilie admirablement avec l'impeccabilité absolue. Dieu ne peut pas se détourner de lui-même, mais il est parfaitement libre à l'égard de tout le créé. Il n'a pas la liberté du mal, qui est une déchéance, mais il a celle du bien en sa plénitude absolue.

2° De ces hauteurs de la liberté divine s'éclaire splendidement le mystère de la liberté humaine de Jésus.

Jésus, non seulement comme Dieu, mais comme homme, est impeccable; il a pu dire à ses ennemis : « Qui de vous m'accusera de péché? » et non seulement il n'a jamais péché de fait, mais *il ne pouvait pas pécher*, il n'avait pas la liberté du mal.

Jésus dès ici-bas était impeccable pour trois raisons :

1° Il était impeccable parce qu'il était le Verbe fait chair. S'il avait péché par sa volonté humaine, le péché eût été attribuable au Verbe fait chair, ce qui est un blasphème. Les actions sont en effet attribuables à la personne qui les pose, et une action coupable ne peut s'attribuer à une personne divine : On ne peut dire sans une impiété absurde : Dieu fait chair a pu pécher. Le Verbe peut bien supporter à notre place le mal de la peine, être crucifié pour nous; mais Il ne peut pas commettre le mal de la faute, qu'il est venu effacer : « Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi. »

Plus la sainteté est grande, plus elle éloigne tout désordre, toute défaillance; or la sainteté de Jésus est *l'union personnelle, substantielle, indissoluble* et la plus intime *à la Divinité*. Comme une marse de fer, portée au rouge et maintenue dans un foyer ardent, ne peut se refroidir, ainsi l'âme très sainte de Jésus personnellement unie à la divinité du Verbe, toute pénétrée de sa splendeur, ne peut se ternir.

2° Une deuxième raison pour laquelle la volonté humaine de Jésus dès ici-bas était impeccable, c'est qu'il avait reçu en son âme *la plénitude de la grâce habituelle*. Et cette plénitude il ne pouvait la perdre, car elle était dès ici-bas la conséquence nécessaire de son union personnelle au Verbe. Il avait toujours aussi la *grâce actuelle efficace*, pour l'accomplissement des devoirs et des conseils.

3° Enfin Jésus dès ici-bas était impeccable parce qu'il avait *la vision béatifique* comme la possèdent les saints du ciel. Or l'âme, qui a cette vision immédiate de l'essence divine, perçoit si clairement l'infinie bonté de Dieu, qu'elle ne peut plus se détourner de Lui, ni lui préférer quoi que ce soit. Le péché est impossible au ciel, et dès ici-bas l'âme de Jésus s'ouvrait sur le ciel.

Telle est l'impeccabilité de la volonté humaine de Jésus, subordination parfaite à la volonté divine; elles s'unissent en une activité divino-humaine (théandrique), car elles sont unifiées par la personne du Verbe qui agit par les deux natures. Cf. Saint Thomas, III[a], q. 18.

4° Comment, malgré cette impeccabilité, qui ne lui laissait pas la possibilité de désobéir, Jésus était-il libre pour obéir et mériter?

Il n'avait pas la liberté du mal, qui est un esclavage et une déchéance, mais il avait pleinement celle du bien. Il n'avait pas la liberté de se détourner de son Père, qu'il voyait face à face et qu'il aimait par-dessus tout, plus que ne peuvent l'aimer les saints du ciel. Il avait pourtant la liberté du bien à l'égard des créatures, à l'égard de tout ce qui est attirant ou redoutable dans l'ordre créé.

Il dominait librement l'attrait des biens sensibles, des honneurs, il n'était pas captivé par eux, précisément parce que son âme, pleine de grâce, adhérait immuablement au souverain Bien. Il dominait de même les menaces de ses ennemis, incapables de l'intimider.

Jésus était libre encore d'appeler à l'apostolat ses douze premiers disciples plutôt que d'autres pêcheurs de Galilée.

Il était libre de choisir Pierre plutôt qu'un autre de ses apôtres, pour faire de lui son vicaire, le chef de son Église.

Il était libre d'appeler saint Jean à une amitié de prédilection.

Dans l'accomplissement même du devoir inévitable, Jésus était libre. Il ne pouvait pas désobéir, mais pourtant c'est librement qu'il « a obéi jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix » : « On ne m'enlève pas la vie, dit-il, mais je la donne de moi-même... selon le commandement de mon Père. »

Où se trouve ici la liberté?

Cette mort, sous un aspect, est terrible, sous un autre aspect elle est bonne pour le salut de l'humanité, pour la délivrance des âmes ; par elle-même elle n'attire pas invinciblement Jésus comme l'attire la beauté de son Père qu'il voit face à face. D'un côté elle exerce sur lui un attrait ; mais d'un autre elle est effrayante. Elle répugne à la sensibilité, et à toute la nature humaine du Christ. Qu'est-ce qui fera *prévaloir* l'un ou l'autre de ces aspects contraires d'une mort à la fois redoutable et attirante? *La volonté de Jésus intervient ici librement* pour donner au bien, au sacrifice héroïque la préférence ; *mais comme elle est foncièrement droite, la volonté de Jésus intervient toujours comme elle le doit* (1). Elle intervient librement, parce que la mort sur la

(1) Cf. Saint Thomas, III*, q. 18, a. 4, ad 3 : « Voluntas Christi, licet sit determinata *ad bonum*, non tamen est determinata *ad hoc vel illud bonum*. Et ideo *pertinet ad Christum eligere per liberum arbitrium confirmatum in bono, sicut ad beatos* » — « La volonté du Christ (dès ici-bas) est déterminée au bien, mais elle n'est pas cependant déterminée à tel bien plutôt qu'à tel autre. Aussi lui appartenait-il, comme aux bienheureux, de choisir par un acte du libre arbitre confirmé dans le bien. »

Voir sur cet article les commentaires de Jean de Saint-Thomas (in q. 15, a. 1), des Salmanticenses, de Gonet ou de Billuart. Ils montrent que le Christ dès ici-bas aimait *nécessairement* comme fin ultime Dieu vu face à face et aussi les moyens qui avaient par eux-mêmes et intrinsèquement une connexion nécessaire avec cette fin ultime ; il choisissait *librement* les moyens qui n'avaient qu'une connexion accidentelle (en vertu d'un précepte extrinsèque) avec la fin dernière. Il y avait indifférence du jugement porté sur la bonté de ces moyens, à les considérer en eux-mêmes, « *remanebat indifferentia judicii de bonitate rei praeceptæ, ex propriis meritis* ». L'objet, en

croix n'est pas d'elle-même un bien qui attire invinciblement, au contraire. Mais la volonté humaine de Jésus intervient infailliblement et d'une façon impeccable, parce qu'elle est la volonté du Verbe fait chair, parce qu'elle est éclairée par la vision béatifique, parce qu'elle est pleine de grâce et reçoit toujours un grâce actuelle très forte et très suave, qui, loin de violenter la liberté, la met en exercice comme il convient (1).

Le Christ, par ses actes libres, méritait ici-bas parce qu'il n'était pas encore arrivé au terme de sa mission, il ne possédait pas encore tout ce qu'il était venu conquérir. Le mérite est un droit à une récompense future ; ainsi Jésus ici-bas mérita pour lui et pour nous : pour lui sa résurrection glorieuse, son ascension, l'exaltation de son nom, pour nous toutes les grâces nécessaires ou utiles à notre salut et à notre sanctification. Au ciel, Jésus reste libre à l'égard des créatures, mais il ne mérite plus, car il est arrivé au terme de sa course et possède déjà la récompense qu'il communique à tous ceux qui ne lui résistent pas et par lui veulent leur salut.

Tel est, bien imparfaitement expliqué, ce mystère de la conciliation de l'impeccabilité de Jésus et de la liberté de son obéissance. D'un mot : Jésus n'avait pas la liberté du mal, mais il avait, à l'exemple de son Père, la plénitude de la liberté du bien.

Ce mystère, si obscur soit-il, contient pour la contemplation une grande lumière, et une grande leçon pratique,

particulier la mort sur la croix, apparaissait bon sous un aspect, effrayant sous un autre, et il fallait, pour sortir de cette indifférence, une intervention de la volonté *libre* ; mais celle-ci *confirmée dans le bien*, intervenait toujours comme il le fallait, très saintement.

(1) Cf. S. Thomas, III^a, q. 15, a. 1 ; I^a q. 105, a. 4 ; I^a II^ae, q. 10, a. 4 ; q. 113, a. 3 ; *de Malo*, q. 6, a. 1, ad 3.

qu'il nous faut maintenant indiquer, en voyant ce qu'a été la liberté des saints et ce que doit être la nôtre.

III

Quelle est la liberté des saints dès ici-bas?

Ils sont libres à l'égard des choses de la terre, parce qu'ils en sont délivrés par le renoncement.

Ils ne sont pas contraints par les commandements de Dieu, parce qu'ils s'y portent avec amour.

A l'exemple de Notre-Seigneur, les saints ici-bas plus ils aiment Dieu, plus ils sont libres à l'égard de tous les biens créés; ils dominent l'attrait des plaisirs terrestres, de la fortune, des honneurs, de la gloire humaine. Leur amour de Dieu, plus il est fort, puis il les délivre de l'esclavage des passions, de l'esclavage du monde, de ses préjugés, de ses maximes. Ils ont compris la parole de Jésus : « Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres » (Joan., VIII, 34). « *Veritas liberabit vos* » (Joan., VIII, 32). La vérité divine délivre de l'erreur, du doute, de l'inquiétude, de nos petites et sottes idées, elle nous donne les idées de Dieu. Les saints, plus ils aiment Dieu, plus ils sont riches spirituellement; ils n'ont pas besoin des vanités du monde, ils sont trop grands. Ils sont, au point de vue spirituel, ce qu'est, dans l'ordre temporel, un millionnaire qui ne se laisse pas attirer par la promesse de quelques sous ou quelques francs.

Les saints dominent de même les menaces du monde, les persécutions des impies, les embûches du démon. Leurs ennemis mêmes les servent, en les persécutant et les martyrisant. Le martyre est la transfiguration de la liberté, le Thabor de la liberté, que les supplices les plus atroces

ne parviennent pas à enchaîner. Qui fut jamais plus libre qu'une sainte Agnès ou une sainte Cécile sous les coups de leurs bourreaux?

Les saints surtout, par la liberté qui leur vient de Dieu, se dominent eux-mêmes : ils ne sont plus comme nous prisonniers de leur moi, de leur égoïsme, de leur amour-propre. Ils dominent ces vaines complaisances, leur cœur se dilate dans l'unique pensée de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Quelle immense liberté d'esprit dans la pratique de la parole du Seigneur : « Cherchez le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Qui donc peut empêcher les âmes saintes de chercher le royaume de Dieu, si Dieu se donne surtout à ceux qui souffrent persécution pour Lui?

Qu'est-ce donc qui peut limiter et contraindre cette liberté des saints : serait-ce les commandements de Dieu, serait-ce la grâce qui forcerait leur volonté?

Les saints, plus ils grandissent, plus ils trouvent de liberté dans l'accomplissement des commandements du Seigneur. Pourquoi? Parce qu'ils ne les regardent pas seulement comme des préceptes, des lois rigides, mais comme les expressions de l'amour de Dieu pour nous. Et ils y répondent non seulement par obéissance, mais surtout par amour. Suivre les voies de Dieu pour satisfaire sa propre sensibilité, c'est inférieur à l'obéissance. Suivre les voies de Dieu par l'élan généreux de la charité, c'est supérieur à la simple obéissance. Et plus la charité grandit, plus le cœur se dilate dans la voie des commandements : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Ps. 118, 32).

A un certain degré de sainteté l'âme est tellement prise par l'amour de Dieu, qu'elle rejette immédiatement et comme d'instinct tout ce qui la porterait au péché. Elle

n'est pas encore confirmée dans le bien, mais elle approche de ce terme, le ciel, où rien désormais ne pourra la faire tomber. Cette âme est portée vers Dieu de tout l'élan de sa charité parfaite, et pourtant c'est librement qu'elle obéit, et par suite elle mérite.

Serait-ce enfin la grâce qui ferait violence à la liberté des saints? La grâce très forte et très suave, loin de violenter leur liberté, les affranchit de plus en plus de l'esclavage du péché, et les délivre. Aussi les saints veulent-ils s'assujettir parfaitement à la grâce, et n'avoir d'autres initiatives que celles qu'elle suscite. Ils ne semblent plus penser par eux-mêmes, délibérer par eux-mêmes, organiser leur vie par eux-mêmes, agir par eux-mêmes, mais bien plutôt ils s'abandonnent à l'action divine en eux. Ils entrent à l'égard de Dieu dans un saint esclavage qui est la plus haute liberté ici-bas, celle des voies dites passives. A l'oraison, ils se sentent poussés intérieurement à rendre Dieu le maître absolu de leur cœur, à renoncer à tout pour lui. Ils ne sont pas particulièrement attentifs à telle pratique plutôt qu'à telle autre, mais à tout faire par amour de Dieu. « L'usage de leur liberté consiste à seconder la motion divine, à ne jamais la prévenir par empressement naturel. » Et Dieu, par son action continuelle sur l'âme, par les pratiques qu'il en exige, par les épreuves intérieures où il la met, la purifie insensiblement de ses défauts, et lui « imprime toutes les vertus qu'il lui fait exercer dans les occasions sans qu'elle y songe, et même sans qu'elle pense les avoir (1). »

(1) Cf. P. Grou, S. J., *Maximes spirituelles* (éd. 1915, p. 25), 2e maxime. Chapitre remarquable, où l'on voit comment l'auteur, sans y avoir été préparé probablement par une formation intellectuelle nettement thomiste, arrive, par le progrès de la vie intérieure et la direction des âmes d'oraison, à parler de la grâce et de la fidélité à la grâce comme saint Augustin et saint Thomas. — La même chose très frappante se remarque dans les écrits des RR.PP. Lallemant, de Caussade, Surin, qui suivent la même direction, assez différente de celle de Rodriguez et Scaramelli.

Cette sainte liberté dès ici-bas a existé surtout en Marie. La Sainte Vierge par privilège était dès sa vie terrestre confirmée dans le bien, elle n'a jamais commis la moindre faute vénielle, elle recevait toujours la grâce efficace très forte et très suave qui lui faisait accomplir très librement la volonté de Dieu. Marie était libre dans son obéissance, par suite elle méritait; et elle méritait plus par des actes très faciles que tous les saints ensemble par les actes les plus héroïques. Marie, certes, était libre au pied de la Croix en disant son *fiat* douloureux, en offrant à Dieu son cher Fils. Cette oblation lui apparaissait tout à la fois crucifiante et salutaire. Librement dans l'extrême douleur elle a dit ce *fiat*, comme elle avait dit dans la joie celui de l'Annonciation. La grâce l'y portait très fortement, mais ne supprimait pas la souffrance; elle augmentait même cette souffrance d'amour, la plus grande qu'une créature ait jamais endurée ici-bas.

Au ciel, les saints, confirmés dans le bien par la vision béatifique, aiment Dieu nécessairement, ils sont invinciblement attirés par l'infinie bonté qui se manifeste sans voiles. Pourtant c'est librement qu'ils accomplissent les ordres de Dieu à l'égard des créatures; ils ont en cela la liberté du bien, non du mal (1). Et s'ils ne méritent plus, ce n'est pas parce qu'ils ne sont plus libres dans l'obéissance aux ordres de Dieu, mais parce qu'ils sont au terme de leur course, et jouissent déjà de la récompense suprême. Ils n'ont plus rien à mériter.

Conclusion pratique. — Demandons au Seigneur de nous enlever la liberté du mal, et de nous donner de plus en plus celle du bien : « Tout notre désir doit être de n'abu-

(1) Cf. S. Thomas, III*, q. 18, a. 4, ad 3.

ser jamais de notre liberté, et de la rendre le plus possible semblable à celle de Dieu, à celle de Jésus, par l'amour du bien et la haine du mal. Plus nous serons moralement nécessités au bien (par le progrès de la charité), plus nous serons libres comme Dieu qui est nécessité au bien par sa nature (1). » La Vérité divine, les commandements du Seigneur et sa grâce progressivement nous délivrent.

Nous sommes malheureusement toujours exposés ici-bas à secouer le joug du Seigneur, si léger soit-il, à résister à sa grâce. Ce malheur sera d'autant plus à craindre que notre volonté prétendra rester maîtresse d'elle-même au lieu de s'abandonner à la divine Providence. Aussi tout consiste pour elle à se remettre entre les mains de Dieu, à n'user de son activité propre que pour être plus dépendante de Lui, à laisser la grâce agir librement sur elle en toute occasion. Offrons à Notre-Seigneur par Marie notre liberté, et tâchons de ne plus la reprendre ; ce saint esclavage sera pour nous la délivrance, et la voie très sûre du ciel (2).

Fr. Reg. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) P. J.-N. Grou, S. J., *op. cit.*, p. 20.

(2) *Rom.*, VI, 20 : « Lorsque vous étiez les esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice... Mais maintenant, affranchis du péché et devenus les esclaves de Dieu, vous avez pour fruit la sainteté et pour fin la vie éternelle. » — L'esclavage du péché est un véritable esclavage et n'est liberté que selon l'opinion du monde, tandis que le saint esclavage d'amour à l'égard de Dieu est une vraie liberté, celle des enfants de Dieu. Cf. S. Thomas, II^{a} II^{æ}, q. 183, a. 4, c. Voir aussi le B^{x} Grignion de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à Marie*, et le résumé admirable qu'il en fit lui-même : *Le secret de Marie*.

Le charme de Jésus

J'ai travaillé naguère à montrer combien notre cœur avait besoin que Dieu se fît homme pour s'attacher à lui sans trop de difficulté et l'aimer avec cette ferveur de sentiment qui caractérise l'affection véritable (1). Quittons maintenant l'ordre des possibilités pour en venir au fait. L'Incarnation s'est réalisée, Jésus vit sur la terre. Déjà son charme éveille autour de lui la sympathie humaine. C'est la grande amitié des hommes pour Dieu qui s'inaugure. Essayons aujourd'hui d'expliquer comment naquit cette divine amitié.

La sympathie, par où toute amitié commence, Jésus l'a fait naître dans les âmes bien disposées rien qu'en paraissant. Il faut lire dans l'Évangile les pages qui nous montrent les premiers disciples subissant aussitôt son attrait et s'attachant à lui. Voici le simple récit de celui qui sera son ami le plus cher. Lui-même nous dit comment leurs relations ont débuté.

En compagnie d'André, un autre pêcheur de Bethsaïde, il était allé écouter Jean-Baptiste au-delà du Jourdain. Tous deux se tenaient près de l'austère prédicateur. Ils connaissaient la grande scène que l'on avait vue se dérouler la veille, lorsque Jésus était venu se faire rendre témoignage par son Précurseur, et leur âme y songeait. Sou-

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, janvier 1924, p. 317-331.

dain, voici que Jésus apparaît à quelque distance d'eux. « Semblable, dit un commentateur, à l'aimant que l'on promène sur le sable pour attirer les paillettes métalliques, il se borne aujourd'hui à passer non loin du groupe qui entoure le Baptiste pour décider la venue à lui de quelques-uns de ceux qui le composaient. » Jean le fixe de son regard pénétrant et le montre du geste : « Voici l'Agneau de Dieu », dit-il. Les deux disciples se dirigent alors sans hésiter vers ce passant mystérieux. Ils le suivent timidement, n'osant rien dire encore. Quand il sera parvenu à sa demeure, ils lui découvriront leur désir. Mais cette façon de le suivre ne laissait pas d'être insolite. Entendant ces pas derrière lui, Jésus se retourne, et avec l'accent sympathique d'un homme qui demande simplement à rendre service : « Que cherchez-vous? leur dit-il. — Maître, où demeurez-vous ? » Dans cette réponse laconique tous leurs sentiments à la fois font explosion : « C'est vous que nous cherchons, nous vous prenons pour maître, et nous voudrions demeurer avec vous. » Jésus a tout compris : « Venez, dit-il, et vous verrez. » Ils allèrent donc et virent où il demeurait. Un pauvre gîte, sans doute, mais où l'on était avec lui, où l'on pouvait l'écouter à loisir. « C'était environ la dixième heure », note saint Jean, qui aux derniers jours d'une longue vieillesse se rappelle encore si vivement l'heure qui décida de toute sa vie. Jusqu'à la nuit il restèrent avec Jésus, et le quittèrent enthousiasmés, bien résolus à lui amener leurs frères et leurs amis.

Jean cherchait son frère Jacques, qu'André avait déjà rejoint son frère Simon et lui criait joyeusement : « Nous avons trouvé le Messie ! » Et il le conduisit à Jésus. Le nouveau venu s'offrit avec tant de générosité qu'il pourra dire : « Maître, nous avons tout quitté pour vous suivre. » Jésus, le fixant du regard et prenant possession de lui,

prononça : « Tu es Simon, fils de Jona, tu t'appelleras Pierre », car il avait décidé de faire de cet homme la pierre fondamentale de son œuvre. Le lendemain arrivait aussi Philippe, compatriote de Simon et d'André. Philippe à son tour cherchait à convaincre son ami Nathanaël. Mais celui-ci opposait des objections. « Viens et vois », lui répondit Philippe pour couper court à tout. Dès qu'il aura vu Jésus de Nazareth, pensait-il, Nathanaël se rendra comme nous. Et il en fut ainsi (1).

En vérité, la page de saint Jean que nous venons de commenter montre mieux que tous les portraits où l'on a essayé de peindre Notre-Seigneur à quel point sa personne était attrayante.

Le portrait de Jésus, son image authentique, que nous voudrions le posséder ! Mais dès le IV^e^ siècle, quand la sœur de Constantin le Grand, hantée du même désir que nous, interrogeait Eusèbe de Césarée, voici ce que le savant historien, mieux instruit que tout autre des souvenirs de l'Église primitive, lui répondait : « Nous devons nous contenter de dire avec saint Paul que nous ne connaissons plus le Christ selon la chair (2). »

Dans ces conditions l'on ne sait ce qu'il faut retenir de cette esquisse que trace la lettre apocryphe de Publius Lentulus au Sénat romain et qui représente assez bien le type général que l'on trouve reproduit partout depuis des siècles nombreux. « C'est un homme de taille élevée, distingué, au visage vénérable; quiconque le regarde peut à la fois l'aimer et le craindre. Ses cheveux sont bouclés et frisés, de couleur très sombre et brillants, flottants sur les épaules, partagés au milieu de la tête à la manière des

(1) *Joan.* I, 35-52.

(2) Cette lettre a été insérée dans les Actes du second concile de Nicée tenu en 787 (art. 16).

Nazaréens. Son front est dégagé et très serein ; son visage, sans ride et sans tache, est gracieux et d'un incarnat peu foncé. Son nez et sa bouche sont réguliers. Sa barbe est abondante et partagée en deux. Ses yeux sont gris-bleu et clairs. Quand il réprimande, il est terrible ; quand il admoneste, il est doux et aimable, gai tout en conservant la gravité. On ne l'a jamais vu rire, mais on l'a souvent vu pleurer. Il se tient très droit. Ses mains et ses bras sont agréables à voir. Il parle peu et modestement. Il est le plus beau des enfants des hommes (1). »

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de tel ou tel de ces traits, nous pouvons être certains du moins que Jésus était beau de cette beauté supérieure qui naît du rayonnement de l'âme dans le regard, sur le visage et par tout l'extérieur. Une âme humaine bien vivante transfigure le corps qu'elle habite, et fait resplendir d'une grâce spirituelle ce qui sans elle ne semblerait souvent qu'une brute assez laide. Et si l'âme est d'une intelligence et d'une pureté morale vraiment supérieures, on devine ce qui en résultera. Nous avons tous connu de ces personnes : « Qu'a donc cette enfant? disait quelqu'un en considérant celle qui devait être la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. On en voit d'aussi jolies, mais ce n'est pas de cette beauté-là ; cette petite Thérèse a du ciel dans les yeux. » Mais quel génie, quel saint eut jamais une âme comparable à celle de Notre-Seigneur? Et puis, à toutes les qualités de l'ordre humain, se joignait en lui la richesse infinie de la personne divine qui régnait sur sa nature d'homme et l'élevait si haut. Saint Thomas a parfaitement résumé tout ce que l'on peut dire, dans les paroles que voici : « Il possédait au suprême degré la beauté conforme à son état, une

(1) Fabricius, *Codex apocryph. Novi Testamenti*, t. I, p. 301-310. Cité dans Fillion, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. I, p. 393-394.

beauté qui commandait la vénération et rendait son aspect agréable. Quelque chose de divin rayonnait sur son visage (1). »

Ce rayonnement, qui s'accentua soudain au jour de la transfiguration, est devenu d'un éclat merveilleux maintenant que Jésus est entré dans l'autre vie. « Un jour, dit sainte Thérèse, il plut à Notre-Seigneur, tandis que j'étais en oraison, de me montrer seulement sa main; la beauté en était si ravissante, que je n'ai point de termes pour la peindre... Peu de jours après, je vis sa divine figure, et je demeurai entièrement ravie... Le jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, Jésus-Christ daigna m'apparaître dans toute sa très sainte humanité, tel qu'on le peint ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffables... Quand il n'y aurait dans le ciel, pour charmer la vue, que la grande beauté des corps glorieux, et celle surtout de l'humanité sainte de Jésus-Christ, le plaisir serait indicible. Si dans cet exil, où il ne nous montre de sa majesté que ce que notre misère peut en soutenir, cet adorable Sauveur nous jette par sa vue dans de tels transports, que sera-ce dans le ciel où l'on jouit pleinement d'un si grand bien?... Quand bien même je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une telle beauté, jamais je n'aurais pu en venir à bout, tant sa blancheur et son éclat surpassent tout ce que l'on peut imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point; c'est une blancheur suave; c'est une splendeur infuse qui cause à la vue un indicible plaisir, sans ombre de fatigue (2)... » C'est la gloire de Dieu sur la face du Christ, comme disait saint Paul (3).

(1) *In psalm.* XLIV : « Illam pulchritudinem corporalem habuit summe quae pertinebat ad statum et reverentiam et gratiositatem in aspectu : ita quod quoddam divinum radiabat in vultu ejus, quod omnes eum reverebantur, ut Augustinus dicit. »

(2) SAINTE THÉRÈSE, *Vie par elle-même*, ch. XXVIII.

(3) *II Cor.* IV, 6.

Avant de s'épanouir ainsi dans le ciel, où sa vue fera notre récompense, la beauté divine de Jésus commença de se manifester durant sa vie terrestre afin de nous attirer. *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna.* C'est ainsi, d'après le psaume, qu'il devait s'avancer de victoire en victoire et établir son règne sur les cœurs. Ce nouveau conquérant triomphe non par la force des armes, mais par la séduction de sa grâce.

Jean et André, Pierre et Jacques, Philippe et Nathanaël, que nous avons vus subir son attrait et partir à sa suite, étaient les prémices de l'humanité qui commençait enfin de rendre son cœur à Dieu.

Cette pauvre humanité je la vois parfaitement symbolisée dans la femme anonyme dont saint Luc nous raconte la première entrevue avec Notre-Seigneur à la table de Simon le Pharisien. Elle était connue dans la ville comme pécheresse. On ne savait pas encore que son âme, emportée par le mouvement religieux que l'apparition de Jésus provoquait depuis quelque temps, était en train de changer toute l'orientation de sa vie. Apprenant que Jésus est là, elle prend un vase d'albâtre rempli d'huile parfumée, se dirige, silencieuse et recueillie, vers la maison du Pharisien, et entre parmi les curieux qui regardaient les convives. Son dessein était de rendre hommage au Maître en répandant sur ses pieds le parfum qu'elle portait. Elle s'approche de Jésus, s'arrête en arrière de lui, debout. Il est étendu à la manière orientale, appuyé sur le coude, et les pieds, dégagés de leurs sandales, tournés vers le dehors. C'est la première fois qu'elle se trouve si près de lui. Et voici que, mise en contraste avec la pure beauté de Jésus, sa misère morale à elle lui apparaît plus grande que jamais. Son repentir l'émeut profondément. Les larmes coulent en abondance de ses yeux et inondent ces pieds du Christ vers lesquels elle se penchait pour les

oindre. Toutes choses qu'elle n'avait pas prévues, et qui même gênaient l'exécution de son dessein. Que faire? Comment essuyer les pieds du Maître et s'excuser en même temps de les avoir mouillés? Son cœur inventa soudain le moyen de tout réparer. Trouvaille d'une délicatesse merveilleuse. En un geste rapide elle dénoue sa riche chevelure et s'en sert comme d'un linge. Puis, emportée par son affection, elle ose baiser respectueusement les pieds du Maître. Enfin elle accomplit ce qu'elle avait prémédité : elle oignit ces pieds avec l'huile parfumée de son vase d'albâtre. Ceci était un bel hommage sans doute, mais infiniment moins touchant que ce qu'elle venait de faire, et qui n'avait point été préparé. Jésus ne dit rien. Mais il avait tout remarqué, tout agréé.

On le vit bien quand il prit la défense de cette femme, pour répondre au Pharisien qui la méprisait, et quand il loua son grand amour par lequel toutes ses fautes étaient effacées. Se tournant vers elle qui demeurait humblement courbée à ses pieds : « Tes péchés sont pardonnés », dit-il. Les convives se prirent à murmurer en eux-mêmes : « Quel est celui-ci qui va jusqu'à pardonner les péchés? » Leur étonnement eût été encore plus grand s'ils avaient pris garde que non seulement Jésus remettait les péchés de sa propre autorité, fonction réservée à Dieu seul, mais qu'il regardait comme adressé à Dieu même l'hommage d'amour de la pécheresse envers sa personne. Oui, c'est en lui que cette femme avait découvert la beauté divine, pour laquelle elle s'arrachait sans retour à toutes les séductions dont elle avait été jusque-là victime. Je répète que la pécheresse de saint Luc a la valeur d'un symbole et représente à merveille l'humanité même qui se déprit de ses misères et donna son cœur à Dieu, le jour où la beauté divine lui fut révélée sous une forme humaine.

*
* *

Le charme de Jésus était fait de bonté encore plus que de beauté, si tant est d'ailleurs que la beauté dont il est ici question, la beauté spirituelle, ne comporte pas la bonté comme l'un de ses principaux éléments.

La bonté de Jésus, la tendresse de Dieu fait homme, nous allons la voir mise en lumière dans l'un des chapitres les plus touchants du quatrième évangile, celui qui commence ainsi : « Il y avait un homme malade, Lazare de Béthanie, du bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. »

Dans l'entourage de Jésus on connaissait bien ces deux femmes dont la maison hospitalière s'ouvrait fréquemment pour le groupe apostolique. Toujours Marthe avait à cœur de bien recevoir le Seigneur. Elle allait, venait, donnait des ordres, se dépensait elle-même afin qu'Il fût dignement traité (1). Marie, qui savait combien Jésus était détaché de toutes ces choses, préférait s'asseoir à ses pieds ; et, plutôt que de se distraire parmi tous ces soins superflus, elle regardait le Maître et ne perdait rien de ses paroles. Un jour Marthe s'en plaignit à Jésus. Mais Lui approuva très fort Marie et ne voulut pas qu'on la dérangeât : « Elle a choisi la bonne part », dit-il (2).

« Jésus aimait Marthe, ainsi que sa sœur et Lazare », raconte saint Jean. Oui, il les aimait tous, mais avec des nuances. Saint Jean le sait mieux que personne. Dès le début de son récit, il a nommé Marie en premier lieu, désignant par elle son frère Lazare et sa sœur Marthe. « Marie, dit-il, était celle qui oignit le Seigneur de parfums et essuya ses pieds de ses cheveux. » Voilà quel fut

(1) *Joan.* XI, 20 ; XII, 2 ; *Luc.* X, 38 ss.
(2) *Luc*, X, 38 ss. Voir le commentaire du P. Lagrange.

l'acte extraordinaire et connu de tous qui la distingue à jamais.

Eh quoi ! Serait-ce donc elle la femme que saint Luc ne nommait pas? Nous comprenons alors pourquoi le récit de l'Évangile avait dans cette page une précision et un relief extraordinaires, comme il arrive chaque fois que saint Luc raconte un événement dont la connaissance lui a été fournie par le groupe des saintes femmes. Ainsi la pécheresse d'autrefois n'a pas disparu de la scène évangélique. Elle est devenue l'une des fidèles du Maître. La façon dont nous verrons plus tard les apôtres critiquer sa seconde et dernière onction montrè qu'elle était de celles qui suivaient ordinairement Jésus et l'assistaient de leurs biens (1). Entre toutes elle fut la plus appréciée du Maître et la préférée de son cœur.

Or c'était le frère de cette femme qui se trouvait en danger de mort. Les deux sœurs envoyèrent à Jésus un message pour lui dire : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Court message, mais qui exprime tant de choses et si délicatement. Elles ne lui disent pas de venir. Il leur suffit que Jésus soit mis au courant. On connaît sa bonté et son affection. Il fera tout son possible pour Lazare et pour elles. « Ah ! si tu avais été là ! » diront tour à tour Marthe et Marie quand Jésus arrivera, quatre jours trop tard. Jésus lui-même avoue à ses apôtres qu'il n'aurait pu laisser son ami succomber. Maintenant qu'il est mort, son intention est de le ressusciter. « Je me réjouis à cause de vous de ce que je n'ai pas été là, afin que vous croyez. » Ce

(1) Aussitôt après avoir raconté l'onction de la pécheresse, saint Luc parle de ces femmes dévouées, et en premier lieu de « Marie, surnommée Madeleine, de laquelle étaient sortis sept démons ». Il semble qu'il ait voulu suggérer sans le dire, par délicatesse, que cette Marie était l'ancienne pécheresse. La tradition les identifie et voit en cette femme unique la sœur de Marthe. Voir l'office liturgique de sainte Marie-Madeleine.

triste événement aura du moins pour conséquence heureuse de confirmer la foi des disciples. « Retournons en Judée », dit-il. Les disciples se récrient : « Maître, les Juifs veulent te lapider, et tu y retournes. » Jésus sait mieux que tout autre que sa vie est en jeu, et qu'en ressuscitant Lazare il va souscrire son arrêt de mort. « N'importe, dit-il, rendons-nous auprès de lui. »

« Apprenant que Jésus venait, Marthe alla au devant de lui, tandis que Marie restait à la maison. » Le caractère des deux sœurs ne se dément pas. Marthe est plus active, plus extérieure. Marie est plus recueillie. Et puis au degré d'intimité où elle est parvenue, on n'a plus de ces empressements polis, on a des droits l'un sur l'autre. Marie attend que Jésus l'appelle spécialement. Bientôt Marthe revient à la maison et dit tout bas : « Le Maître est là et il te demande. » Aussitôt Marie se leva. Arrivée à l'endroit où se trouvait Jésus, elle se jeta à ses pieds. Malgré tout, Marie n'oubliait pas les distances. « Seigneur, dit-elle, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Marthe avait commencé de même, puis elle avait continué à parler. Délicatement d'ailleurs elle avait demandé un miracle. Mais Marie la surpasse en délicatesse. Elle ne demande rien. Après son mot d'hommage à l'affection et à la puissance de Jésus, elle se tait, elle pleure. Son silence et ses larmes font plus d'effet sur le cœur du Maître que tous les propos de Marthe. Et au lieu de s'attarder avec elle en paroles de consolation, Jésus décide aussitôt de satisfaire le désir qu'elle n'a pas exprimé. « Jésus, dit saint Jean, la voyant pleurer, et voyant les Juifs qui l'avaient suivie, pleurer aussi, frémit dans son âme et s'émut, et il dit : « Où l'avez-vous mis? » On lui répondit : « Seigneur, viens et vois. » Alors on aperçut de grosses larmes couler silencieusement de ses yeux. Jésus pleurait. Les Juifs se disaient entre eux : « Voyez comme il l'aimait! »

Et nous à ce spectacle que dirons-nous? Si nous prenions conscience de ce qui se passe là, devant nous, il me semble que nous serions d'abord frappés de stupeur, comme des enfants lorsque leur père un jour se met à pleurer. Les enfants sont interdits; ils ne croyaient pas qu'une chose pareille pût arriver. Sur le visage d'ordinaire impassible ils regardent les pleurs descendre lentement. Quand nous considérons de même Jésus qui verse des larmes, des perspectives nouvelles s'ouvrent tout à coup pour nous sur le cœur de Dieu. Nous y découvrons une tendresse que nous ne soupçonnions pas.

Certains esprits aux allures scientifiques prétendent que le destin d'un homme n'a pas plus d'importance pour l'être suprême que la vie d'un insecte éphémère. Dieu, disent-ils, considère du même regard désintéressé la mort de l'un et de l'autre. A certains moments d'angoisse nous serions tentés peut-être de leur donner raison. Emus nous-mêmes jusqu'au fond du cœur, nous souffrons de ne pas percevoir le moindre frémissement du divin amour.

Dira-t-on que cette émotion existe, mais que, Dieu étant invisible, nous ne pouvons la constater? Non, à bien réfléchir, nous comprenons que Dieu ne s'émeut jamais; l'immutabilité est un attribut nécessaire de sa nature infiniment parfaite. Alors pour nous, pauvres hommes, un tel amour, que nulle émotion n'accompagne, devient comme inexistant. Il ne touche pas notre cœur.

Mais Dieu s'est incarné. Avec la nature humaine qu'il a prise, il peut maintenant manifester à notre manière l'amour transcendant dont nous étions l'objet. Il ne nous montre plus seulement des œuvres qui témoignent de sa bonté paternelle, sa sympathie même nous apparaît. Il s'émeut, il pleure en nous voyant pleurer. Voyez donc comme il nous aimait! « Quand notre Sauveur, dit Newman, pleure par sympathie pour les larmes de Marie, ne

disons pas que c'est l'amour d'un homme vaincu par un sentiment humain. C'est l'amour de Dieu, les entrailles de compassion du Tout-Puissant et de l'Éternel, condescendant à montrer cet amour tel que nous sommes capables de le recevoir sous sa forme humaine (1). »

J'ai choisi plutôt la scène du tombeau de Lazare pour mettre en relief cette tendresse du Dieu fait homme. Il ne faudrait pas croire pourtant que ce fût là un fait isolé et un privilège réservé à la famille de Béthanie. Un jour qu'il passait à Naïm, Jésus fit pour une pauvre veuve inconnue et sans que personne l'en priât, un miracle analogue. Touché de compassion, il ressuscita son fils qu'on allait déposer dans la tombe, et le lui rendit vivant (2). Ses ennemis eux-mêmes sont l'objet d'un amour semblable. Nous le voyons, tandis que tout un peuple lui fait cortège, des palmes à la main, et chante l'hosanna en son honneur, pleurer, en arrivant à Jérusalem, éclater en sanglots, selon le terme de l'évangile (3), à la pensée des malheurs qui vont fondre sur la ville et ses habitants. Cette fois-là il s'agissait de ceux pour qui il s'était tant dépensé vainement : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers elle ! Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! (4) » Bien plus, il s'agissait de ceux-là qui dans quelques jours allaient provoquer sa condamnation à mort et son crucifiement. Et ses sentiments d'amour resteront les mêmes jusqu'au bout : « Père, dira Jésus sur la croix, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! (5) »

Mais chez Marthe et Marie, chez Marie surtout, la bonté

(1) Newman, *La Vie chrétienne*, par Henri Brémond, Paris, Bloud, 1911, p. 176. — (2) *Luc*, VII, 15-17. — (3) *Luc*, XIX, 41. — (4) *Luc*, XIII, 34. — (5) *Luc*, XXIII, 34.

de Jésus éveilla un tel écho qu'il convenait d'insister de préférence sur cette page émouvante. Là du moins nous voyons le charme de Jésus opérer sans obstacle. Avec quel élan les cœurs de Marthe et de Marie se donnent, et manifestent leur amour chacun à sa façon! Il faut lire, quelques lignes plus loin dans l'évangile (1), une belle scène qui forme le couronnement de la précédente : « Six jours avant la Pâque, Jésus revint à Béthanie, où était Lazare, le mort qu'il avait ressuscité. » Avec ses apôtres il était invité à un repas auquel Lazare prenait part. Pour témoigner au Maître sa reconnaissance, Marthe, dévouée plus que jamais, s'empressait au service. Marie, de son côté, le cœur de plus en plus occupé de son Maître, pressentait douloureusement que ses ennemis ne tarderaient plus à le faire périr. Sans doute sa mort aurait lieu en quelque aventure tragique qui ne permettrait pas un embaumement régulier. Cet embaumement, elle aurait voulu le faire avec tant de soin! Elle possédait une livre d'essence de nard. Le bruit courait parmi les apôtres que ce parfum représentait une valeur de trois cents deniers. C'était le seul trésor qu'elle eût gardé de sa vie d'autrefois. Elle n'avait pas voulu qu'on le vendît : en vain Judas, qui portait la bourse, et s'en attribuait une large part, prétextait les aumônes à faire. Marie conservait jalousement son riche parfum en songeant à la sépulture du Maître.

On la vit ce jour-là entrer dans la salle, portant dans ses mains le vase d'albâtre au long col étroit. Elle allait droit à Jésus. Arrivée près de lui, elle brisa d'un mouvement brusque ce vase qui ne devait plus servir à personne, pas même à Celui qu'elle aimait uniquement, et elle en répandit le contenu sur la tête du Maître, puis sur ses pieds. Tandis qu'elle s'inclinait sur les pieds, le souvenir

(1) *Joan.* XII, 1-8, et *Marc.* XIV, 3-11.

lui revint très vif de sa première onction. Elle voulut renouveler son geste d'autrefois, bien qu'il n'eût plus de raison d'être. Elle dénoua encore sa chevelure pour essuyer les pieds de Jésus.

Cependant toute la maison était pleine de l'odeur du nard. Les disciples, âmes simples et rudes, qui ne pouvaient comprendre le motif d'une telle dépense, murmuraient entre eux. Mais la voix de Judas dominait les autres : « A quoi bon un tel gaspillage? Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour le donner aux pauvres? » D'un ton catégorique, le Maître prit la défense de Marie. « Laisse-la! » dit-il à Judas... Puis à tous : « Pourquoi lui faites-vous de la peine? (Saisit-on combien ces paroles supposent d'exquise sympathie?) C'est si beau ce qu'elle vient d'accomplir à mon égard! Des pauvres, jamais vous n'en manquerez. Mais moi bientôt je ne serai plus là. Et elle qui pressent cette mort prochaine à laquelle vous ne songez pas, elle qui craint avec raison de ne pouvoir employer selon ses vœux ce parfum qu'elle gardait pour m'ensevelir, elle a fait aujourd'hui tout ce qui lui était possible. Elle a embaumé mon corps d'avance pour la sépulture. En vérité je vous le dis, partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on redira en mémoire d'elle et à sa louange ce qu'elle vient de faire. »

Saint Marc a rapproché cette scène du récit de la trahison de Judas. Quel contraste! Tandis que Marie, partie de bien bas, s'était élevée à de telles hauteurs sous l'attraction du Maître, l'apôtre indigne, résistant de plus en plus au charme de Jésus, en était venu à lui préférer quelques pièces d'argent. Irrité du reproche un peu vif que le Maître avait dû lui adresser pour défendre Marie, il s'en alla trouver les princes des prêtres et leur proposa de leur vendre Jésus. Mais il eut beau marchander, il ne reçut que trente deniers, dix fois moins que ne valait le parfum de la sainte femme.

C'est l'éternel conflit! Les âmes attachées aux biens de ce monde seront toujours incapables de comprendre les saintes prodigalités de celles qui imiteront la sœur de Lazare. Ils taxeront de folie une si belle offrande. Mais Marie marche en tête d'une splendide théorie d'âmes radieuses qui ne cessera de se dérouler jusqu'à la fin des temps. Toujours le monde étonné verra sortir de son sein des jeunes gens, des jeunes filles qui laisseront tout, une famille qui les entourait de sollicitude et de tendresse et l'espoir de cette autre famille qu'elles pouvaient fonder dans l'amour et la joie, ils abandonneront tout, pour vaquer librement durant les jours et les nuits à la contemplation de Jésus et répandre à ses pieds, comme un parfum, toute leur pensée et toute leur affection.

Un grand chrétien du siècle dernier, qui achevait d'écrire longuement l'histoire des moines d'Occident et qui avait tout récemment vu sa fille chérie entrer elle-même dans un cloître, terminait ainsi les pages émues qu'il consacrait à ces âmes choisies : « Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour? Qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auxquels elles ne peuvent résister? Qui fond tout à coup sur elles et qui en fait sa proie? Qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang? Est-ce un homme ? Non : c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus dont la divinité est tous les jours insultée et niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations... (1) »

(1) MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. V, p. 380 ss.

Oui, c'est un Dieu. Mais qu'il me soit permis d'ajouter, pour clore ces pages où j'ai voulu décrire le charme de Jésus : C'est un Dieu qui s'est fait homme pour mettre à la portée de nos cœurs sa beauté unique et sa bonté incomparable. Aussi est-ce depuis l'Incarnation de Dieu que les spectacles évoqués tout à l'heure nous ont été donnés.

F.-D. Joret, O.P.

L'Apostolat du sacrifice [1]

« On instruit les âmes par la parole, avait coutume de dire le Père Chevrier, mais on les sauve par la souffrance. »

De fait, plus apostolique encore que la prière, le sacrifice ; et la prière elle-même n'est féconde que si l'on a pris soin d'y semer une goutte de sang.

L'apostolat qui ne se fait qu'avec des mots tout seuls rarement pénètre au fond des cœurs. Une liberté d'homme capable de résister à Dieu, aux appels les plus vibrants de Dieu, peut, à bien plus forte raison, s'opposer à une parole d'homme quand elle n'est qu'un peu d'air battu.

L'arme invinciblement triomphante est le sacrifice.

Un prêtre se plaignait au Curé d'Ars d'avoir tout essayé pour convertir sa paroisse. Aucun résultat : « Tout essayé? Avez-vous jeûné? Avez-vous porté le cilice? Vous êtes-vous donné la discipline? Tant que vous n'aurez pas souffert pour vos ouailles, vous ne pouvez pas dire que vous avez tout essayé pour les ramener au bon Dieu. »

Parole de saint. La souffrance est la monnaie avec laquelle on achète la puissance.

Que la souffrance soit le moyen rédempteur par excellence, nous en avons pour garant l'exemple même de Notre-Seigneur.

(1) Les pages ci-jointes sont extraites d'un volume à paraître sous peu : *Le Christ dans nos frères*, par le R. P. Plus (Apost. de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse).

Ayant le choix sur les procédés à employer, Notre-Seigneur utilise dans une large mesure et le zèle extérieur et la prière. Mais Il donne comme point culminant à sa mission rédemptrice, le Calvaire.

En droit, la moindre action du Sauveur était salvatrice ; en fait, la Croix mérite le nom d'instrument capital du salut. *Sine sanguinis effusione, non fit remissio* (1). Sans l'effusion du sang de l'Agneau, rien n'eût été fait. Grâce à l'effusion rédemptrice tout a été restauré. *Christum oportuit pati* (2)... Le Sauveur n'a pas été un médiateur par voie quelconque, il s'est constitué médiateur par le sacrifice, *per sanguinem crucis ejus* (3).

La Croix, voilà ce qui domine toute l'histoire du Christ, — toute l'histoire du monde.

Planté sur le Golgotha, le signe sacré de la Rédemption domine de sa hauteur surhumaine l'universalité des siècles et des nations. De quelque point reculé de l'espace, s'il vient à l'homme de se tourner vers la colline mystérieuse aux traverses sanglantes, il voit la croix se dresser, et, au cœur de cette croix, la tache claire d'un corps suspendu qui rayonne. C'est ce mourant éternel qui de ses deux bras large ouverts et troués, protège le monde et paie pour nous.

Avant même qu'elle ne s'érigeât de fait sur le Calvaire, la Croix, par une anticipation merveilleuse, préservait le monde. Son ombre marque d'un signe de salut le berceau même de l'humanité, cette pauvre humanité naissante qui vient de pécher, mais s'entend promettre une rédemption. Et tout l'Ancien Testament vivra dans l'attente du Messie libérateur. Il décrira minutieusement le lot d'épreuves promises à l'Emmanuel, au point que si nous n'avions pas l'Évangile, rien que dans les Prophètes on trouverait le

(1) *Heb.*, IX, 22.
(2) *Luc.*, XXIV, 26.
(3) *Col.*, I, 20.

détail de toute la Passion, y compris le fiel et le vinaigre et la robe sans couture tirée au sort au pied du gibet.

Et non seulement les Prophètes, Isaïe surtout, décrivent les douleurs de la Victime sainte : « *Vere languores nostros... Virum dolorum* » et le reste ; mais presque à chaque page une « figure » apparaît, annonciatrice du Rédempteur de souffrance. Abel, Isaac, Joseph, Job, et tous ces témoins et martyrs de l'Homme-Dieu, que rappelle l'Épître aux Hébreux. Tels ont été déchirés ; les autres couverts d'opprobres et de coups ont été jetés dans les fers et dans les prisons. On les a lapidés, sciés en deux, criblés de tourments, tués par le glaive. Ils ont erré, manquant de tout, livrés à toutes sortes d'angoisses et d'afflictions. — La terre n'était pas digne de les porter. *Quibus dignus non erat mundus* (1). »

Ils annonçaient la Victime. — Il nous faudra dire tout à l'heure : ils la *complétaient*. Par leurs prières, par la sainteté de leur vie, ils obtenaient de Dieu la conservation de villes, de provinces, du monde entier ; ils empêchaient que Dieu n'engloutît les hommes, à cause de leurs péchés, dans un nouveau déluge.

Mais voici qu'apparaît enfin, après tant de « figures » et d'annonces, le Messie attendu.

Il naît : la souffrance, aux aguets dans la crèche de Bethléem, l'entoure aussitôt de ses amères caresses. A Nazareth, en Égypte, au long des prédications, la souffrance suivra Jésus comme l'ombre, *Tota vita Christi, crux...* (2), jusqu'au moment où, à la Croix, rampant le long du bois noueux, elle enlace de ses anneaux terribles le pauvre corps déchiré et le contraint au dernier soupir.

Depuis l'origine du monde, l'immolation de la croix était décrétée. — « *Qui occisus est ab origine mundi* » (3).

(1) *Heb.*, XI, 38. — (2) *L'Imitation.* — (3) *Apoc.*, XIII, 8.

— Désormais la voilà accomplie. Ce n'est plus une virtuelle anticipation, c'est une réalité existante, la réalité qui déjà dominait tout, mais qui nous apparaît maintenant dans sa miséricordieuse évidence tragique.

Quelque chemin que prenne l'homme pour trouver Dieu, toujours, s'il pousse assez loin, il se heurte à la Croix. On dirait qu'elle barre l'horizon. Non point. C'est par elle qu'on s'élève à Dieu. De traverses agencées, l'on peut faire une barrière ou un instrument pour monter. Il n'est que de bien se servir des deux poutres rédemptrices.

Ainsi le Christ a inauguré le premier l'apostolat par la souffrance, et il a voulu que dans sa carrière cet apostolat soit de tous le plus fécond. Pour le disciple, la règle sera la même.

N'est-ce pas un fait : tous ceux que le Maître a associés le plus étroitement à sa Rédemption ont dans une mesure proportionnelle été associés le plus étroitement à son immolation.

En tout premier lieu, Marie, la médiatrice à côté du Rédempteur, la *Dolorosa* à côté du Crucifié. Dire jusqu'à quel degré la Vierge a coopéré au grand mystère de notre salut, nous essaierons quelque jour de le fixer. Sans doute, le seul médiateur est Jésus (1), mais n'est-il pas vrai que Marie, plus étroitement que personne, a collaboré à l'œuvre? De là les tragiques promesses de l'enfant « signe de contradiction », du glaive de douleur; de là, pour répondre à la passion du Fils, la compassion de la Mère; à côté du « *Virum dolorum* », la « *Virgo dolorosissima* ».

Après Marie, ce sont les Apôtres que Jésus associe le plus intimement à son œuvre rédemptrice; c'est à eux aussi qu'il promet une plus large part de la Croix.

(1) « *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* » (*I Tim.* II, 5).

Un jour, il leur découvre ce qui doit arriver : « Il faut que le Fils de l'Homme souffre et soit réprouvé des chefs de la synagogue, et soit mis à mort », — et pour qu'ils comprennent leur devoir de ressemblance avec Lui, le Maître ajoute : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce et prenne sa croix chaque jour (1). » Ailleurs, il ne manque pas de leur faire remarquer : tel le traitement du Maître, tel celui des serviteurs. « Souvenez-vous : le disciple n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, comptez sur la persécution (2). » Or ces mots accompagnent de très près la collation des pouvoirs apostoliques : « Je vous ai choisis afin que vous alliez et portiez du fruit, et que votre fruit demeure (3). » Preuve assez claire que la persécution et les épreuves sont inséparables du ministère fécond.

Quelques versets plus loin, pour confirmer cette vérité et y ajouter un précieux encouragement, Notre-Seigneur ajoute : « Vous serez sous le pressoir, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Et ce n'était là que la promesse. L'Histoire de l'Église montrera que la promesse n'a point été vaine et que le bois sec a été traité à l'égal du bois vert. L'Église se fonde dans le sang.

Interrogé par Pierre sur la route de Rome : *Domine, quo vadis?* Jésus répond : « Je vais à Rome pour être crucifié. » Les successeurs de Pierre, les papes des trois premiers siècles, seront tous, sauf de rares exceptions, des martyrs.

Au long des âges, dès qu'on voit un apostolat plus particulièrement fécond, pas besoin de longues recherches pour trouver la raison profonde de ce rayonnement. Il y a du sang dans les parages. Pas toujours le sang des veines,

(1) *Luc.*, IX, 23. — (2) *Joan.*, XV, 20. — (3) Id., ibid., 16.

mais toujours au moins le sacrifice du dedans, brisement du cœur et de la volonté, don total de soi.

Il n'y a qu'une seule formule pour toute mise au monde : *In dolore paries*. On n'enfante jamais, qu'il s'agisse des corps ou des âmes, que dans la douleur. Et il n'y a non plus qu'une seule formule pour toutes les fécondations : *Nisi granum frumenti...* Il faut que le grain soit enfoui et meure pour que la semence germe.

Si l'exemple de Jésus-Christ nous *permet* d'utiliser nos sacrifices pour sauver le monde, notre union à Lui dans l'unité du Corps Mystique nous *enjoint* de n'y pas manquer.

Le Sauveur du monde, en effet, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ seul; mais, ne l'oublions pas, *tout* Jésus-Christ; pas le chef uniquement, mais le chef *et les membres*. Donc, le Sauveur du monde, c'est, — pour une part à déterminer, mais certaine —, *chacun d'entre nous*.

Si, par ailleurs, il est avéré que le Sauveur a voulu racheter le monde principalement par son sacrifice, nous voilà englobés obligatoirement dans le sacrifice rédempteur.

Associés par notre baptême à la personne du Sauveur, nous voilà du coup associés à son œuvre. Son œuvre, quelle est-elle? la Rédeption, et la rédemption par le sacrifice.

Le chrétien peut bien échapper dans la pratique, par ignorance ou lâcheté, à cette logique. En rigueur de doctrine le voilà lié.

Le Christ est le Sauveur;

Sauveur il l'est par son sacrifice;

Tout chrétien fait partie du Sauveur global;

Donc il doit participer au sacrifice.

Quand on invite à la mortification chrétienne, on dit : Sachez vous vaincre, car il s'agit de vous préserver, d'évi-

ter la tentation toujours possible, de vous forger un caractère; — et rien, certes, n'est plus urgent.

On dit encore : Pratiquez le sacrifice, car vous êtes tombé : votre péché réclame une expiation. Rien de mieux encore.

Mais on peut, — et il est si bon! — de sortir de ces points de vue tout personnels, et d'élargir les horizons.

Aux âmes susceptibles de le comprendre, que l'on ouvre donc les perspectives splendides de la souffrance *en vue des autres*.

Ce qui sauve le monde, c'est la Croix. La Croix avec une majuscule, celle du Maître, la croix avec une minuscule, nos croix à nous. Le langage courant est ici d'une profondeur insoupçonnée. Quelle trouvaille d'avoir appelé la moindre de nos souffrances, si elle est acceptée comme elle doit l'être, de ce mot rédempteur!

Pour être opéré, le salut du monde réclame l'immolation de tout ce qui est le Christ, l'immolation de « la tête », et le sacrifice, dans une mesure à préciser, de chacun des « membres ».

On a élevé au bois des Caures un monument au colonel Driant. La valeur symbolique de la sculpture (1) dépasse de beaucoup la portée de l'épisode qu'elle a prétendu fixer sur le granit. Une grande croix se dresse, occupant le bloc presque entier. Et puis, au bas, émergeant du granit, une foule de petites croix : le sacrifice du chef, le sacrifice de tous ces humbles chasseurs, voilà ce qui décida de la bataille.

Combien plus vraie — avec les corrections nécessaires et que chacun perçoit (2) — l'unité rédemptrice de la double immolation du Christ et des chrétiens!

(1) Due au ciseau de Grégoire Calvet.

(2) Les mérites du Christ valent *de condigno*; les nôtres seulement *de congruo*.

Les chefs n'auraient pu gagner la guerre sans les soldats. Le Christ, lui, n'avait pas besoin de nous pour gagner la bataille. Mais il a voulu nous faire l'honneur d'appeler nos dévouements à son aide.

Une peine afflige-t-elle un chrétien ? Ce chrétien, s'il a conscience de sa vocation chrétienne, est quelque chose du Christ, un morceau du Crucifix, un membre crucifié. A condition d'être en état de grâce, sa souffrance, de par son union au Sauveur, est une souffrance féconde. Des rédemptions vont germer de cette souffrance accueillie, offerte, embrassée.

« Ce patient n'est point passif ;... victime, le voilà agent ; paralysé, anéanti, il se transforme en moteur dans l'ordre naturel ; son impuissance, chrétiennement acceptée, lui devient une cause de puissance : il peut dire comme saint Paul : « *Cum infirmor, tunc potens sum* » ; et n'est-il pas, somme toute, un Christ à sa façon, puisqu'il peut tirer, de ses tourments mêmes, quelques germes de Rédemption et les intercaler dans l'histoire de ses semblables (1). »

Quand on monte en avion et qu'on plane au-dessus des villes ou des villages, on est frappé des dessins que forme au centre des cités la croix de nos églises et de nos cathédrales. Au milieu des humbles quadrilatères entassés, serrés les uns contre les autres, dessinant en belle place la marque de la rédemption, la masse plus imposante de la maison du Seigneur. *Hic domus Dei.* C'est là le temple de Dieu. On le reconnaît de haut à cette forme de la croix.

Le chrétien lui aussi est un temple de Dieu. Le Maître qui de là-haut le contemple arrive à retrouver en lui cette marque classique des temples de Dieu, le dessin d'une croix.

(1) G. Goyau, *Autour du catholicisme social*, t. I, p. 76.

Le Père n'aime rien tant à rencontrer dans le membres de son Fils que la réplique des souffrances du Crucifié.

Ce n'est pas qu'il aime à voir sa créature souffrir; ce n'est pas que sa gloire trouve son aliment dans les douleurs, — irrégularités, jetées le plus souvent par notre maladresse ou nos fautes, dans sa joyeuse création, et n'entrant point dans le plan primitif de Celui qui est en lui-même un océan de joie incréée, un glorieux abîme d'ineffable béatitude. Mais son amour donne une dignité infinie même aux plus inévitables souffrances de ses créatures, parce qu'il y retrouve le lumineux reflet de Jésus-Christ et de la Passion rédemptrice.

Le Fils d'ailleurs n'a rien plus à cœur que « d'opposer à son Père la continuation de ses propres souffrances dans les membres qui lui sont unis. Ne pouvant plus endurer, maintenant qu'il est dans la gloire, car « le Christ ressuscité ne meurt plus » ni ne souffre plus, il veut du moins, pour la gloire de son Père et pour notre rédemption, souffrir dans la personne de ses membres, en qui il se plaît à se reproduire comme en autant de Jésus souffrants et crucifiés, perpétuant ainsi jusqu'au dernier jour du monde son amoureuse et douloureuse passion (1).

Jésus comme chef est remonté au ciel. Restent, sur terre, ses membres vivants. Ils prolongent le Christ. Ils le continuent, ils peuvent se prêter à Lui pour achever sa mission salvatrice. Ils le peuvent. Bien mieux, ils le doivent. — Seraient-ils vrais membres du Christ, s'ils prétendaient se dérober à cette charge? Ils doivent continuer le Christ, comme le Christ a commencé. Or le Christ a sauvé le monde en s'immolant. Le membre du Christ ne sauvera pas le monde en ne s'immolant pas.

(1) Lyonnard, *Apostolat de la souffrance*, ch. VI. — On ne lira pas sans profit cet ouvrage, qui n'a pas vieilli et dont nous nous sommes largement inspiré dans la présente étude.

« Il faut, dit Mgr Benson, pour comprendre l'Église catholique, que chacun de ses membres soit une cellule du corps du Christ et qu'il soit comme lui percé de clous. Tous les fidèles savent alors — plaise à Dieu qu'ils le sachent! — qu'ils ont reçu l'auguste vocation de souffrir et que par elle, s'ils consentent à y répondre, la Rédemption, opérée jadis sur le Calvaire, sera perpétuellement reproduite sur la terre. Suivant le mot de saint Paul, ils suppléent à ce qui manque à la Passion du Christ; ils sont les agneaux de Dieu dont le sang se mêle à celui du Calvaire, victime dont le sacrifice est accepté parce qu'il s'unit à celui du divin Crucifié. »

Saint Augustin commente ainsi le texte éclairant de l'Apôtre Paul : « Je complète en moi ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. »

« Jésus-Christ a souffert tout ce qu'il devait souffrir. N'a-t-il pas déclaré du haut de la croix : Tout est consommé! c'est-à-dire, rien ne manque à la mesure de mes souffrances. Tout ce qui a été écrit de moi est maintenant accompli. Les souffrances de Jésus sont donc complètes.

« D'où vient alors que Paul dit : Je complète? Il complète quoi? — Ce qui manque. — Ce qui manque à quoi? — Aux souffrances de Jésus-Christ. — Et où leur manque-t-il quelque chose? — Dans ma chair, à moi, Paul.

« Mais la chair de Paul n'est pas celle du Christ? Comment peut-il manquer quelque chose au Christ dans la chair de Paul? Jésus a dit : Tout est consommé! Comment peut-il lui rester quelque chose à souffrir dans son apôtre?

« Voici : Les souffrances sont complètes, mais seulement dans le chef. Restent aux membres à endurer maintenant en eux les souffrances de Jésus. Le Sauveur n'a plus rien à compléter dans son corps *physique*, cloué à la croix; il

lui reste à compléter son corps *mystique*; « ce corps que vous êtes (1). »

Et notons bien pour quel motif, nous, les membres du Christ, nous devons compléter dans notre chair, c'est-à-dire par notre sacrifice, le sacrifice du Christ. Voici la phrase entière de saint Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ, — et ce, pour son Corps (Mystique) qui est l'Église. *Pro corpore ejus quod est Ecclesia* (2). »

Peut-on en moins de mots rappeler que le sacrifice est un *apostolat*; que notre souffrance (entendue en sens le plus compréhensif) aide au salut des âmes, exerce en leur faveur, au point de vue de leurs destinées éternelles, l'acte du zèle le plus fécond?

RAOUL PLUS.

(1) *Enarr. in Ps.* LXXVI, 5.
(2) *I Cor.*, XII, 27.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'importance des petits écrits de saint Thomas pour la vie spirituelle

Le quatrième centenaire de la grande journée où le pape Jean XXII canonisa le plus grand théologien de l'Église catholique provoque le désir d'avoir devant nous une image aussi vive que possible de la vie intérieure du Docteur Angélique. Guillaume de Tocco nous a laissé sur l'existence du Saint un agréable récit, écrit avec amour, et dans la peinture de son caractère il a inséré des traits saisissants d'une vertu plus céleste que terrestre. Mais la biographie de saint Thomas, écrite par Guillaume de Tocco, comme aussi celle qui fut composée par ses confrères contemporains Bernard Gui et Pierre Calo, ne nous donne pas de sa vie spirituelle une description aussi impressionnante par exemple que celle que nous avons de la vie de saint Anselme de Cantorbéry par Edwas, ou de la vie de saint François par saint Bonaventure. C'est dommage que Reginald de Piperno, le « socius carissimus » de saint Thomas, qui avait admiré dans son âme la pureté et la sainteté de sa vie intérieure et extérieure, et qui avait été initié aux secrets de sa vie d'oraison mystique, de ses

illuminations et visions célestes, n'ait pas pris la plume pour tracer un portrait de son saint ami.

Si nous voulons nous faire une idée de la sainteté de la vie intérieure du Docteur Angélique, il nous faut comprendre les expressions de son âme brûlante de l'amour de Dieu et abandonnée totalement à sa Providence ; elles nous manifesteront très simplement et sans affectation, d'une manière claire et vraie, la profondeur, l'intimité, et la pureté de ses pensées, de ses désirs et de ses sentiments. Si, dans ses grandes œuvres et surtout dans sa Somme théologique, nous relisons toujours avec une nouvelle attention ses questions sur la grâce, sur les dons du Saint-Esprit, la vertu de charité, la dévotion et la prière, la vie active et contemplative, l'idéal de l'Ordre qu'il aimait tant, les mystères de la vie de Jésus ou les effets de la sainte communion, ses expositions profondes et scientifiquement classées nous feront entrevoir les rayons ardents de la vie toute surnaturelle et toute pure de saint Thomas. Si, par exemple, dans la Somme théologique (I^a II^{ae}, q. 112, a. 5), il nous dit ces paroles si simples et si courtes pour signifier que nous sommes dans l'état de grâce : « De cette manière, (par conjecture) on peut savoir qu'on est en état de grâce lorsqu'on se rend compte qu'on prend sa joie en Dieu et qu'on méprise les choses du monde » ; il nous dit alors dans ces paroles le bonheur profond et pur de la vie intérieure du Saint, qui a méprisé ce que le monde pouvait lui offrir de joies et d'honneurs, qui a trouvé tout son bonheur dans son abandon total au service de Dieu comme humble fils de saint Dominique, et qui pour toutes ses peines et ses travaux n'a cherché d'autre récompense que Jésus. Aussi les commentaires de saint Thomas sur les Psaumes, sur Isaïe, sur l'Évangile de saint Jean et sur les lettres de saint Paul, sont riches en belles et touchantes pensées sur la fin et la haute voie de la vie spirituelle.

Quels sentiments devaient naître dans les cœurs des étudiants, lorsqu'ils suivaient les cours du Maître sur l'Écriture sainte, ou qu'ils prenaient des notes à ses conférences, auxquelles il s'était préparé par des prières saintes et continuelles, par des mortifications, par des illuminations célestes et par l'étude prolongée des saints Pères !

Aussi les petits écrits, les « *Opuscula* » de saint Thomas nous manifestent-ils en beaucoup d'endroits la pureté de sa vie intérieure, son amour ardent envers Dieu, son amour désintéressé pour le prochain. Ils contiennent aussi une grande quantité de pensées sur la vie spirituelle et d'exhortations à la suivre. Un grand nombre de ces Opuscules doit son origine aux demandes de confrères ou d'autres personnes qui avaient consulté saint Thomas sur des questions scientifiques et pratiques; ce qui montre le haut degré de sa charité envers le prochain. Assez souvent, au commencement de ces petits écrits, on trouve des tournures personnelles qui nous révèlent les sentiments élevés de leur auteur. A son Maître général, Jean de Verceil, saint Thomas écrivit trois rapports théologiques. Le premier : « Responsio ad Magistrum Joannem de Vercellis de articulis XLII », commence en ces termes : « Reverendo in Christo Patri Fratri Joanni, Magistro Ordinis Fratrum Predicatorum, frater Thomas de Aquino cum debita reverentia seipsum ad obedientiam promptum. » Le second rapport se réfère aux cent huit articles, pris du commentaire sur les Sentences de Pierre de Tarentaise; le troisième est l' « Opusculum de forma absolutionis ad generalem Magistrum sui Ordinis » qui finit ainsi : « Voluntas autem Dei fuit ut pro defensione potestatis Petro traditae, in festo Cathedrae Petri, hoc opus de vestro mandato compilans laborarem. » Ce trait personnel se manifeste aussi dans l'introduction de la « Responsio de VI articulis ad lectorem Bisnatinum » : « A mon très très cher frère dans le

Christ Gérard... J'ai reçu votre lettre, dit-il, avec les questions qu'elle posait. Bien que j'aie de nombreuses occupations, je ne veux pas laisser sans réponse la demande qui me vient de votre charité et je vous écris dès que j'en ai la possibilité. » Pour saint Thomas, occupé totalement à de grands et nombreux travaux, la réponse à de telles questions devait être un dérangement et un sacrifice; mais sa charité le lui faisait accomplir avec plaisir. En récompense de ses peines, il ne demandait à la fin que des prières : « Voilà, frère très cher, ce que pour le moment je trouve à répondre à vos questions. En retour, je vous demande, s'il vous plaît, de prier pour moi. » Cet opuscule, du reste, est très important pour comprendre la pensée de saint Thomas sur les relations entre la théologie et la prédication, et nous montre comment il s'opposait à la prédication de légendes et d'affirmations qui manquent de garanties : « J'estime qu'on ne doit pas prêcher des frivolités quand on a à sa disposition une telle abondance de vérités très certaines. »

Dans la « Responsio de articulis XXXVI ad lectorem Venetum », il répond d'une manière tout aussi aimable aux questions que lui avait posées un autre frère de son Ordre. Le lecteur de Venise connaît sans doute très bien le dévouement empressé du Saint, et il exige même, sans trop de politesse, une réponse à ses trente-six questions dans l'espace de quatre jours. A la fin de la lettre, saint Thomas lui reproche aimablement de n'avoir pas formulé ses questions avec trop de précision.

Parmi les opuscules dédiés à Réginald de Piperno, l'ami intime et inséparable du Saint (Ad fratrem Reginaldum, socium suum carissimum), je ne veux nommer que cette dissertation, très précieuse au point de vue spéculatif : « De substantiis separatis, seu de Angelorum natura »; et cela, à cause de la beauté de l'introduction : « Lorsque

nous ne pouvons assister aux solennités sacrées des Anges, le temps dû à la prière ne doit pas être perdu ; ce qui est enlevé à l'office de la psalmodie doit être compensé par le zèle de l'étude (1). » Saint Thomas désigne très bien ici la prière du chœur : « Angelorum solemnia » ; lui-même, comme un ange du ciel, prenait part aux sublimes fonctions liturgiques de son Ordre. S'il ne pouvait assister à la récitation commune de l'office divin, il passait ce temps-là à composer un profond traité sur les Anges.

Saint Thomas manifestait la même charité envers les personnes étrangères qui lui demandaient des conseils, qu'envers ses propres confrères. Nous en avons la preuve dans l'introduction de son opuscule « *De regimine Judaeorum ad ducissam Brabantiae* ». Une princesse, probablement la princesse Adélaïde de Brabant (1261-1267), adressa au Saint une série de demandes. Il consent à répondre à ces questions, et en tête de son exposition il place l'introduction suivante : « J'ai reçu la lettre de Votre Altesse (Excellentiae vestrae), et j'y ai remarqué votre pieuse sollicitude dans le gouvernement de vos sujets et votre bienveillante charité à l'égard de mes confrères; aussi je remercie le bon Dieu de ce qu'il a déposé dans votre cœur les germes de si hautes vertus. Quant à répondre aux diverses questions que vous m'avez posées, cela m'est difficile, non seulement en raison des nombreuses occupations qu'exige ma charge de lecteur, mais encore par le fait que vous auriez mieux fait de demander conseil à d'autres personnes, plus expérimentées et plus compétentes que moi en cette matière. Mais pour ne pas paraître

(1) « Quia sacris angelorum solemniis interesse non possumus, non debet nobis devotionis tempus transire in vacuum; sed quod psallendi officio subtrahitur, scribendi studio compensetur. »

indifférent à vos peines et ingrat à l'égard de votre charité, je me suis donné la peine de répondre à vos questions, sous réserve de meilleur avis que le mien. » Même réserve pleine de modestie dans la finale.

On trouvera un excellent exemple de la manière aimable avec laquelle il livre volontiers ce qu'il sait sur des affaires scientifiques au début du « *Tractatus de sortibus ad Dominum de Burgo* », opuscule sur « le sort », écrit pendant les grandes vacances, pour donner à un ami laïc des renseignements sur une question de morale. Mentionnons encore la lettre à l'Abbé du Mont-Cassin, la dernière qu'il ait écrite. Elle résout la difficulté que les moines du monastère avaient trouvée dans un passage des « *Moralia in Job* » de saint Grégoire le Grand. Une note personnelle se dégage au commencement et à la fin de la lettre, et nous manifeste la noblesse d'âme du grand Saint. Pour rétablir la concorde entre les fils de saint Benoît, troublés par une dispute théologique, il déclare qu'il se serait arrêté avec joie, dans son voyage de Naples au Concile de Lyon, au monastère du Mont-Cassin, où il avait passé sa tendre enfance et où son âme, comme une fleur, s'était épanouie sous les rayons de la lumière divine et s'était tournée vers Dieu. Même si l'on ne suit pas entièrement l'opinion soutenue autrefois par les Bénédictins et aujourd'hui encore par les Dominicains Mandonnet et H. Petitot, selon laquelle saint Thomas aurait porté l'habit de saint Benoît, ces paroles néanmoins nous manifestent un grand amour envers le saint Patriarche et son Ordre : trait bénédictin qui se trouve dans les autres œuvres. La fatigue et la maladie empêchèrent saint Thomas d'arriver au Mont-Cassin ; il passa au bas de la montagne, envoya cette lettre et continua sa route ; mais bientôt il fut obligé d'aller trouver, avec son inséparable compagnon Reginald de Piperno, le couvent des Cisterciens de Fossa Nova. Sur son

lit de mort, il commenta aux moines le Cantique des cantiques et mourut après une courte maladie. Le souvenir de cette lettre de saint Thomas me revint à l'esprit quand, l'an dernier, le lundi de Pâques, me trouvant à Fossa Nova et à Piperno avec le R. Père Régent du Collège Angélique et deux autres de ses confrères, nous nous rappelâmes les derniers jours du Saint. C'est avec émotion qu'on lut, sur le mur de la chambre convertie maintenant en chapelle, les paroles suivantes : « S. Thomas ut cantando moreretur, et moriendo cantaret, rogatu monachorum Fossae Novae Cantica canticorum exponens maioris amoris vi quam morbi ad cœlum raptus. »

Si ces opuscules de saint Thomas, écrits par hasard, nous révèlent déjà tant la pureté de son âme et son amour de Dieu et du prochain, d'une manière spéciale cependant on trouvera la clarté lumineuse et les sentiments sublimes du Docteur Angélique dans les petits ouvrages consacrés expressément à l'édification et à l'instruction religieuse ainsi qu'à la défense de l'idéal monastique. Je nommerai d'abord ses commentaires du « *Pater* », de l' « *Ave Maria* » et du « *Credo* », où il découvre l'idée de ces sublimes prières d'une manière non seulement fidèle et populaire, mais profonde et affectueuse; en même temps il nous présente un catéchisme du dogme catholique. C'est avec raison que les manuscrits et les ouvrages imprimés parlent d'une « expositio devotissima ». De ces ouvrages on pourrait faire un recueil de pensées magnifiques sur la vie spirituelle. Qu'il est beau dans sa brièveté le passage sur la prière en général, au commencement de l' « *Expositio devotissima Orationis Dominicae* »! Comme il insiste sur l'humilité, propriété fondamentale de la dévotion! « On a l'humilité véritable quand on n'attend rien de ses propres forces, mais qu'on espère tout de la puissance divine. » — L'explication de l'*Ave Maria* » expose splendidement

la supériorité de Marie sur les Anges par sa grâce, sa proximité avec Dieu et sa dignité, et nous révèle dans un charmant portrait les traits fondamentaux de la Mariologie thomiste. — L' « *Expositio devotissima symboli Apostolorum* » revêt une valeur spéciale. Dans l'introduction il nous montre la grâce de la foi qui unit l'âme à Dieu, commence en elle déjà ici-bas la vie éternelle, pour la guider et lui faire surmonter toutes les difficultés. — Saint Thomas exprime très bien le bonheur de la foi et sa richesse en vérité, en comparant la connaissance de la foi avec la science des philosophes païens. « Avant la venue du Christ, aucun philosophe n'a pu, même avec tout l'effort de son esprit, connaître sur Dieu et les choses nécessaires au salut ce que la moindre vieille femme connaît aujourd'hui par la foi. » Voilà l'avis de celui qui, entre tous les penseurs du Moyen-Age, connut le plus profondément la philosophie aristotélicienne et la commenta le plus clairement. A l'occasion d'une prédication tenue en 1270 à l'Université de Paris, il manifeste la même estime pour la connaissance de la foi, par opposition à la science des philosophes : « Aujourd'hui une bonne femme en sait plus sur les choses divines que tous les anciens philosophes ensemble (1). »

En expliquant les articles de la foi, il fait voir leur importance et leur fécondité pour la vie chrétienne pratique. Après avoir traité, par exemple, de la doctrine du Verbe incarné consubstantiel au Père, il veut aussi tirer des conclusions pratiques « pour notre consolation ». Le Verbe de Dieu est le Fils de Dieu, et toutes les paroles ou révélations divines sont des images de cet éternel et unique Verbe ; nous devons donc librement et avec joie écou-

(1) MANDONNET, *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIII^e siècle* Louvain, 1911, 109.

ter la parole de Dieu et lui donner une adhésion absolue. Nous devons avec la sainte Vierge méditer et considérer toujours ces paroles divines, les communiquer aux autres comme une flamme par de saintes exhortations et la prédication, nous devons surtout en vivre.

De l'incarnation du Fils de Dieu fait homme, le saint Docteur tire aussi des explications utiles et pratiques « pour notre correction ». Par ce mystère notre loi s'affermit, notre espérance devient plus forte et notre amour plus ardent. La pensée de la glorification de la nature humaine ainsi unie en Jésus à la nature divine conservera notre âme pure. La méditation de l'incarnation du Fils de Dieu fera naître en nous le désir d'aller au Christ. Il n'est pas de plus sublime exemple de vertu que celui que Jésus nous donne dans sa passion et dans sa mort. Il n'y a pas d'amour plus grand que celui qui porte quelqu'un à donner sa vie pour ses amis. Jésus l'a fait sur la croix, et s'il a ainsi donné sa vie, il ne doit pas être pour nous difficile de souffrir tout mal pour son amour. Cherchez-vous un modèle de patience, regardez la Croix, où Jésus accepta volontairement la plus grande souffrance pour notre salut. Cherchez-vous un modèle d'humilité, regardez de nouveau le crucifix : Dieu a voulu être condamné et mourir sous Ponce-Pilate, le Seigneur a voulu mourir pour le serviteur, la Vie des anges pour l'homme. Cherchez-vous un modèle d'obéissance, suivez celui qui fut obéissant à son Père jusqu'à la croix. Cherchez-vous un modèle du mépris du monde, suivez celui qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, en qui se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, et regardez comme il meurt sur la croix, nu, bafoué, brisé, couronné d'épines, celui à qui l'on n'a donné à boire que du fiel et du vinaigre.

« Ne vous attachez pas aux habits ni aux richesses, parce qu'ils ont partagé entre eux mes vêtements. Ne

cherchez pas les honneurs, car moi j'ai souffert l'ignominie et la flagellation. Ne désirez pas de dignités, car ils m'ont fait une couronne d'épines et l'ont mise sur ma tête. Ne mettez pas votre bonheur dans le plaisir sensuel, car, pour soulager ma soif, ils m'ont donné du vinaigre à boire. »

Les pensées mystiques du Christ souffrant pour nous se trouvent aussi dans d'autres opuscules de saint Thomas. Les pages écrites en 1270 contre Nicolas de Lisieux : « *Contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu* », commencent par expliquer comment il faut imiter la pauvreté et l'humilité de Jésus. Le but de la religion chrétienne, dit le saint Docteur, semble consister en ce que l'homme se sépare du monde et soit attiré par les choses spirituelles et surnaturelles. Voilà pourquoi nous comprenons que Jésus, l'auteur de la foi, à son entrée dans ce monde, montra aux fidèles, par ses paroles et ses exemples, le mépris de toutes les choses terrestres. Par sa naissance d'une mère mariée à un artisan, mais qui le conçut d'une façon miraculeuse et resta toujours vierge, Jésus a éteint la splendeur terrestre d'une grande naissance. Né à Bethléem, la plus petite ville de Judée, il ne voulut pas que quelqu'un se glorifiât de la grandeur d'une cité. Lui, à qui tout appartient et qui a tout créé, s'est fait pauvre et nous a manifesté sa volonté, que personne de ceux qui croient en lui ne s'exalte à cause des richesses terrestres. Il ne voulut pas être proclamé roi par les hommes, pour nous montrer le chemin de l'humilité. Lui, qui nourrit toutes les créatures, souffrait la faim ; il souffrait la soif, bien que tout breuvage fût créé par lui. Celui qui s'est désigné comme la voie du ciel, s'est fatigué en voyageant ; lui, qui a mis fin à nos peines, fut crucifié, et celui qui est ressuscité des morts, est mort pour nous.

L' « *Opusculum de rationibus fidei contra Saracenos,*

Graecos, Armenos ad cantorem Antiochenum », qui a été traduit en grec, est plein de sublimes et profondes pensées sur la vie très sainte de Jésus et en général sur les conséquences ascétiques et mystiques du mystère de l'Incarnation. Cet opuscule, aussi important pour l'apologétique que pour le dogme, nous est conservé en manuscrit. De son très riche contenu je veux tirer seulement quelques pensées exposées au chapitre v, qui traite de la passion. Si quelqu'un médite avec une pieuse intention les convenances de la passion et de la mort dn Christ, il trouvera une sagesse si profonde, que, à mesure qu'il réfléchira, ces mystères lui apparaîtront toujours plus riches et plus profonds. Nous devons surtout penser que le Christ a pris la nature humaine pour réparer la chute du premier homme. Pour cela le Christ comme homme devait souffrir et faire tout ce qui était nécessaire pour nous guérir du péché. Le péché des hommes consiste à s'attacher aux choses matérielles et à laisser de côté les biens spirituels. A cause de cela il convenait que le Christ, par tout ce qu'il a fait et souffert dans sa nature humaine, apprît aux hommes à n'estimer pour rien les biens temporels, à ne pas s'affliger des maux d'ici-bas, afin de n'être pas empêchés par des affections désordonnées de se donner aux biens spirituels. Le Christ choisit des pauvres parents, mais riches en vertus, pour que nous ne nous glorifiions pas d'une noble origine ou des richesses de nos parents. Il choisit une vie pauvre pour nous enseigner le mépris de toute richesse. Il ne voulut point d'honneurs, pour nous en ôter le désir immodéré. Il soutint avec patience les peines, la faim, la soif et les coups de fouet, pour empêcher les hommes de s'abandonner aux plaisirs, à la luxure, et de se décourager de la pratique des vertus, malgré l'austérité de la vie et de la mort. Enfin il subit la mort, pour que personne ne se détournât de la vérité à cause des tourments de la per-

sécution. Et Jésus choisit la plus ignominieuse d'entre les morts, pour que personne n'eût peur d'une mort honteuse pour la vérité. Voilà pourquoi il était convenable que le Fils de Dieu subît la mort et par son exemple enflammât les hommes aux vertus.

Mais pour l'homme ce n'est pas assez de mener une vie vertueuse : la connaissance de la vérité lui est encore nécessaire. Le Verbe incarné a révélé aux hommes la doctrine de la vérité divine et a prouvé par de nombreux miracles qu'elle était vraiment divine. Saint Thomas trouve surtout dans la pauvreté, l'humilité et l'abaissement de Jésus-Christ, ce qui confirme ses miracles. S'il avait enseigné dans la richesse, le pouvoir et les dignités, on aurait pu croire que sa doctrine et ses miracles étaient acceptés à cause de la faveur et de l'autorité humaine. C'est pour manifester clairement et indubitablement son autorité divine que Jésus choisit pour lui tout ce qui est dans le monde mépris et bassesse : une mère pauvre, une vie indigente, des apôtres et des disciples illettrés ; c'est pour cela qu'il se laissa rejeter et condamner à mort par les grands et les nobles. De cette manière il est manifeste qu'on doit attribuer l'acceptation de sa doctrine et de ses miracles non pas au pouvoir humain, mais à l'autorité divine. *A cause de cela l'humilité humaine est toujours unie à la majesté de l'autorité divine.* A sa naissance il est enveloppé de langes et mis dans une crèche, mais aussi il est loué par les anges et adoré par les mages guidés par une étoile miraculeuse. Il est tenté par le démon, mais en même temps servi par des anges. Il vit dans la pauvreté et les aumônes, mais il rend la vie aux morts et la vue aux aveugles. Il meurt sur la croix, mis au nombre des larrons. Mais à sa mort le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent, les sépulcres s'ouvrent et les cadavres reviennent à la vie. Celui qui voit de quelle manière

ces germes ont produit le grand effet de la conversion au Christ de presque tout le monde, et qui malgré cela exige encore d'autres preuves et d'autres miracles pour pouvoir croire, un tel homme est plus dur que la pierre, puisque les rochers se fendirent à la mort de Jésus.

Dans les autres opuscules de saint Thomas nous rencontrons les mêmes pensées touchantes sur les vertus du pauvre et humble Jésus pendu à la croix dans le mépris et la nudité. Le Docteur angélique était plein de ces vérités, objet constant de sa contemplation; et selon lui la vie religieuse devait imiter le pauvre et humble Jésus, comme il l'avait expliqué lui-même. Le fils d'un riche et noble comte prit dans la fleur de l'âge le pauvre habit d'un frère prêcheur, il soumit son corps innocent aux mortifications austères de la vie religieuse et aux travaux consumants de ses études, il refusa les hautes dignités ecclésiastiques et demanda au bon Dieu par ses prières et ses larmes la grâce de pouvoir vivre toujours la vie humble et cachée de l'Ordre. Malgré sa grande renommée, il conserva un cœur humble et simple et supporta les humiliations et les injures, qui ne lui manquaient pas, avec calme et avec amour. Il apprit tout cela au pied de la croix. Nous devons penser aussi ce que fut pour lui l'imitation de Jésus-Christ, lorsque, après une heure de contemplation mystique, il reçut cette réponse du divin Crucifié : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. »

La contemplation aimante des mystères de l'humanité du Christ est pour saint Thomas le moyen le plus efficace pour enflammer en nous l'amour de Dieu (S. Th., II^{a} II^{ae}, q. 82, a. 3, ad 2). Saint Thomas traitait la doctrine de l'amour de Dieu avec une affection toute spéciale dans la Somme théologique, non seulement dans le traité « *De caritate* » (II^{a} II^{ae}, q. 23, ss.), mais encore dans son Traité de l'idéal de la perfection et de la vie chrétienne (q. 184)

et dans la « *Quaestio disputata de caritate* ». Nous y découvrons un cœur brûlant d'amour de Dieu. Son « *Opusculum de duobus praeceptis caritatis et decem legis praeceptis* » est ce qui nous reste de ses prédications tenues pendant ses dernières années à Naples. Pour une connaissance profonde de la vie spirituelle et de la vie religieuse, on trouve des pages d'un intérêt toujours durable dans son « *Opusculum De perfectione vitae spiritualis* », écrit vers 1269, contre Gérard d'Abbeville, le plus influent adversaire des ordres mendiants à l'Université de Paris. Cet opuscule est un supplément très précieux et une explication des questions finales de la Secunda Secundae (q. 184-189), questions les plus belles et les plus profondes sur la perfection chrétienne et l'état religieux qu'on ait jamais écrites. La vie spirituelle, nous dit saint Thomas au commencement de ce livret, consiste dans la perfection de l'amour de Dieu et du prochain. Il y a une perfection de l'amour de Dieu qui ne convient qu'à Dieu, car lui seul peut aimer autant qu'il en est digne, d'un amour infini. Il y a une perfection de l'amour de Dieu qui convient aux bienheureux du ciel, dont toute la connaissance et l'amour par un acte ininterrompu et perpétuel sont dirigés vers Dieu, l'amour infini. Cet amour dans lequel l' « *affectus secundum totum suum posse semper actualiter tendit in Deum* » n'est pas atteint parfaitement ici-bas, à cause de l'union de l'âme avec le corps et à cause des misères de la vie terrestre, mais, aux yeux de saint Thomas, il reste toujours comme l'idéal auquel nous *devons* aspirer déjà pendant notre pèlerinage terrestre.

Pour cette vie saint Thomas distingue la perfection de l'amour, obligatoire et nécessaire à tous pour le salut et la perfection d'amour, qui s'obtient par la pratique des conseils évangéliques. La première exige que l'homme rapporte tout à Dieu comme à sa fin, qu'il mette toute sa

vie au service de Dieu, qu'il rapporte toutes ses actions virtuellement à Dieu, et qu'il évite le péché mortel qui nous détourne de Dieu. La deuxième forme de la perfection de l'amour de Dieu, plus sublime, tend autant que possible à la perfection céleste de l'amour et convertit notre âme sans relâche vers Dieu le plus tendrement et le plus actuellement possible. L'âme se trouvera unie à Dieu d'autant plus intimement qu'elle se sera plus éloignée du monde. Or c'est justement en obéissant aux conseils évangéliques que l'âme se détache de la terre et s'abandonne à Dieu dans la contemplation, dans l'amour et dans l'accomplissement de la volonté divine.

Dans des chapitres particuliers Thomas nous montre comment par la pauvreté volontaire nous nous détachons des biens terrestres; comment par le vœu de chasteté et virginité perpétuelle nous vouons totalement notre corps à Dieu et nous écartons ainsi un des principaux obstacles à notre offrande complète à Dieu; comment par l'obéissance nous sacrifions notre volonté et nous nous quittons nous-mêmes. Comme dans son traité sur la virginité (S. Th., II^{a} II^{ae}, q, 152) le Docteur angélique, qui après avoir combattu victorieusement pour cette vertu, fut ceint par les anges et dès ce moment ne sentit plus l'aiguillon de la chair, fait ressortir que la virginité perpétuelle vouée à Dieu a pour but : de libérer l'homme pour lui permettre de vaquer à la contemplation et à l'amour de Dieu (cap. 6). Il parle aussi longuement des moyens de conserver la chasteté et fait ressortir que ceux qui veulent suivre fidèlement cette voie doivent châtier leur chair par des veilles, des jeûnes et autres exercices de pénitence. En définissant les conseils évangéliques, il indique toujours les limites dans la pratique de la vertu qui est nécessaire à tous et de celle qui est l'objet des conseils : « Mais pour la perfection il faut que l'homme, dans le but d'obtenir l'amour de Dieu,

rejette même les choses dont il pourrait user licitement : ce renoncement lui permettra de s'occuper plus librement de Dieu » (cap. 10). Quant à l'amour du prochain il fixe les limites d'une manière également claire entre la perfection nécessaire pour le salut et la perfection supérieure, qui s'obtient par la pratique des conseils. Combien saint Thomas estime l'amour du prochain, nous pouvons en juger par le fait qu'il conseille d'interrompre parfois pour le salut du prochain les actes de la vie contemplative, qui en soi est meilleure et plus haute que la vie active. Nous trouvons les mêmes pensées dans les écrits des mystiques allemands de l'Ordre des frères prêcheurs, Eckhart, Tauler, et Henri Suso.

Ce ne sont là que quelques passages tirés des opuscules de saint Thomas, qui nous permettent de jeter un coup d'œil sur la pureté et la richesse de ses vertus et nous révèlent sa pensée profonde sur la vie spirituelle et surtout sur l'imitation de Jésus-Christ et sur la perfection chrétienne. Pour finir, rappelons l'office du Saint-Sacrement et ses hymnes eucharistiques, révélation incomparablement belle de l'amour du Docteur angélique envers le Sauveur. C'est avec raison que Jean de Colonna, O.P., écrit : « Heureux et saint docteur qui composa cet office du Corps du Christ, le plus pieux de tout ce qui se récite ou se chante dans l'Église (1). » « Ces chants eucharistiques, écrit le P. Albert M. Weiss, O.P., n'ont pas été égalés pour l'élévation et la profondeur; l'expression ne pouvait être plus limpide, plus sobre; tout en manifestant un ardent amour, elle respire le calme propre aux saints de « fra Angelico » (2). Dans ces poésies, saint Thomas se trouve en même temps sur les hauteurs de la théologie spéculative

(1) MANDONNET, *Les écrits authentiques de saint Thomas.* Fribourg, 1910, 99.

(2) WEISS, *Apologie des Christentums,* III, 3 aufl. 970.

et de la mystique. Pour lui la très sainte Eucharistie, la sainte communion est le moyen principal pour unir notre âme d'une manière toujours plus intime à Dieu par des actes d'amour : « Per hoc sacramentum quantum est ex sui virtute, non solum habitus gratiae et virtutis confertur sed etiam excitatur in actum, secundum illud II Corinth. 5, 14 : *Charitas Christi urget nos*. Et inde est quod ex virtute hujus sacramenti anima spiritualiter reficitur, per hoc quod anima spiritualiter delectatur, et quodammodo inebriatur dulcedine bonitatis divinae » (S. Th., III[a], q. 79, a. 1, ad 2). Ces paroles, qu'on ne peut jamais lire sans être saisi et qui manifestent d'une manière si vraie et si vive l'intimité et la vie intérieure eucharistique de saint Thomas, ont trouvé leur expression poétique dans les vers de l'*Adoro te...* :

« *Panis vivus, vitam praestans homini,*
Praesta meae menti de te vivere
Et te illi semper dulce sapere. »

Mgr Grabmann,
professeur de théologie
à l'Université de Munich.

Chemin de la Croix adapté du B[x] Suso

I. — *La sentence de mort*

Jésus. — Mes accusateurs sont devant moi ; ils me regardent avec des yeux étincelant de rage, ils se dressent contre moi, l'Agneau, comme des géants prêts à m'écraser. Et tout autour retentissent comme des hurlements de fauve : En croix! en croix le misérable!

Pilate m'interroge ainsi qu'on interroge un coupable vulgaire, mais sous le flot d'accusations portées contre moi je reste sans un mot, parce que je veux mourir pour toi et ne pas compromettre, en me sauvant, l'œuvre de ton salut.

Voici maintenant qu'on m'emmène, le visage sanglant, le front couronné d'épines, les épaules couvertes d'une pourpre sous laquelle ruissellent jusqu'à terre les ravins de sang creusés par les fouets ; on m'exhibe face à la foule impitoyable dont la voix hostile hurle ma mort. Enfin, cédant à ces vociférations, un juge mortel prononce la sentence contre moi... l'auteur de la vie! »

Le fidèle. — O Prince unique, toi qui commandes à l'immensité de la création, toi qui marches en tête des légions d'anges, donne-moi ton humilité si douce, modèle-moi sur toi. Fais que, par amour, je vive dans l'intime du

cœur les opprobres que tu as supportés pour moi. Et qu'alors, ne me souciant plus des choses de la terre, je demeure les yeux fixés sur toi seul, qu'en toi je souffre avec patience les adversités de la vie, ô Jésus d'amour!

II. — *Le poids de la Croix*

Le fidèle. — Maître bien-aimé, mon cœur te regarde tandis qu'on charge tes épaules du signe de ta royauté; il t'accompagne le long de la route ignominieuse que tu gravis entre deux voleurs, écrasé sous le poids de l'instrument du supplice et poursuivi des injures de la foule. Les enfants assemblés sur ton passage te jettent de la boue au visage; mais moi, je veux te couvrir d'autant de baisers aimants que tu en as reçu de cruels pour moi! J'accepte de ta main le fardeau des peines de la vie, afin qu'ayant souffert avec toi je puisse encore partager ta gloire toute l'éternité.

Jésus. — Oui, mon fils, il te faudra porter le poids de ma croix comme une mère porte dans son cœur l'amour de son unique enfant. Il te faudra parcourir le douloureux chemin du calvaire par le renoncement à ta propre volonté et à toi-même. Revêts-toi donc de ma propre force, lève-toi, n'aie pas peur, puisque c'est moi qui marche en avant, puisque c'est moi qui te fraye un passage. Celui qui peut compter sur un compagnon tel que moi dans les combats de la vie est sûr de la victoire. Ne fuis plus les épreuves, mais garde devant tes yeux l'image de ton Roi et de ton guide qui, si durement, a lutté pour toi.

III. — *La première chute*

Jésus. — Sous le poids des douleurs et de l'épuisement, ma tête divine s'est inclinée, ma gorge est secouée de con-

tractions violentes et répétées, mon pur visage disparaît sous la fange, je défaille (et tombe sur le chemin). Vois, toute ma beauté s'est évanouie, me voici semblable à un lépreux, à un ver de terre...

Le fidèle. — O mon Sauveur, souviens-toi de l'immense amour qui t'a réduit dans cet état pour moi! A cause de ce même amour pardonne au pécheur indigne que je suis, pardonne-moi bénignement mes fautes. Sur la route qui mène à la contemplation de ta pure divinité, des obstacles effrayants se dressent; préserve-moi donc de toute chute et tends-moi ta main si douce; guide mes pas vers une fin bienheureuse et donne-moi la vision de ton éternelle joie. Amen.

IV. — *La rencontre avec Marie*

La Vierge parle. — La foule hostile qui escorte mon enfant m'empêche d'arriver jusqu'à Lui. Alors, accompagnée de Marie-Madeleine, je me mets à courir en avant pour essayer de le croiser à un détour du chemin.

Le voici! Il semble à bout de forces, il incline la tête de mon côté et murmure dans un souffle : Ah! Mère!

Lequel de nous deux souffre le plus?

Des deux côtés c'est un abîme de douleurs.

Mon Fils endure le martyre au spectacle de mes tourments, et mon cœur maternel se rompt à cause de son impuissance à secourir mon enfant dans sa détresse.

Jésus me regarde.

Et moi je lève vers lui mes mains suppliantes, les sanglots m'étouffent. Que ne puis-je mourir à sa place!

Le fidèle. — O Mère, notre avocate, tourne donc vers nous tes yeux de miséricorde. Rappelle à ton enfant ce que sa passion t'a fait souffrir. Qu'Il daigne, à cause de ta douce prière, m'apprendre à mourir au monde et faire de

moi un homme selon ses désirs. Qu'en me regardant sa face de miséricorde ne s'enflamme jamais de colère et qu'Il me donne enfin de m'établir fermement, jusqu'à la mort, dans sa volonté tout aimante. Amen.

V. — *L'aide du passant*

Jésus. — Je suis, sur le chemin du calvaire, un pauvre pèlerin qu'on repousse. Je vais, regardant s'il ne se trouverait pas quelqu'un à qui tendre la main, mais de toute part on se détourne. Aie pitié de moi (qui succombe sous la croix), aie pitié de moi, j'ai tant souffert pour te gagner à Dieu!

Le fidèle. — Doux Maître, mon âme se brise, mon cœur se déchire à la pensée qu'on te laisse seul, malgré ton amour et tes avances, seul avec la Croix qui t'écrase! Aussi désormais, que ma nature s'en révolte ou non, je veux être ton cyrénéen et courber mes épaules sous ton propre fardeau. Mais dis-moi donc, mon Seigneur aimé, que seras-tu pour ceux qui t'auront tendu la main malgré ton aspect misérable?

Jésus. — Toute âme qui, pour moi, s'arrachant à tout amour passager, me recevra, seul, dans son cœur et demeurera constante à me suivre, je m'unirai à elle dès ici-bas dans l'amour et la suavité; puis, lors de son heure dernière, je lui tendrai de nouveau la main pour l'élever jusqu'au trône altissime de mon éternité en présence des armées célestes.

VI. — *La Sainte Face*

Le fidèle. — (O Face adorée) délicieux miroir de toutes les grâces dans lequel les regards des anges se jouent sans cesse et puisent la vie, voici que (les gouttes de la

nuit) une rosée sanglante te recouvre! Oh! que ne m'est-elle apparue, cette face d'amour, ainsi défigurée par la fange et les coups! que n'ai-je pu (m'en approcher avec Véronique), la contempler, en rafraîchir la fièvre de mes larmes aimantes! Que ne puis-je mettre dans mon cœur tous les cœurs des hommes pour te plaindre; rassembler sous mes paupières toutes les larmes humaines et les pleurer sur toi; exhaler de mes lèvres tous les gémissements de l'humanité afin que tu voies comme mon âme est unie à la tienne dans sa détresse!

Jésus. — Puisque tu veux me témoigner ton amour, sache désormais demeurer avec moi, non seulement pendant une partie déterminée du jour, mais sans cesse par un recueillement aussi continuel qu'il est possible à la nature humaine. Pourquoi, jusqu'ici, as-tu laissé s'égarer ainsi tes yeux et ton cœur, puisque devant toi demeure le visage, source de joie, la face éternelle dont jamais les regards ne se détournent de toi?

VII. — *La seconde chute*

Le fidèle. — (Maître qui de nouveau succombes sous le poids de nos péchés) voici qu'enfin mon cœur s'ouvre à ton amour. Tu aurais pu m'abandonner dans l'ornière de ma tiédeur, comme tant d'autres qui se sont perdus à la fleur de l'âge, mais moi (par tes chutes douloureuses) tu m'as tiré vers toi, et avec quel amour!

Tu t'es avancé à ma rencontre, tu m'as ranimé et arraché au gouffre du monde. Lorsque je tombais de nouveau, tendrement tu me relevais. Toujours, dans ma vie, tu t'es montré le Dieu des miséricordes, c'est pourquoi je veux me détacher de tout et, du fond de mon cœur, je me donne à toi.

Jésus. — Mon enfant, il n'est personne qui ne tombe

quelquefois dans la tiédeur. La montagne est haute, le chemin rocailleux, un élan ne suffit pas. Il faut peiner et peiner encore avant d'arriver au sommet de la perfection. Mais sois patient devant moi qui, si souvent, me suis montré patient envers toi. Garde confiance, quoi qu'il arrive : mon cœur si bon ne supporterait pas de délaisser une âme qui s'abandonne à moi.

VIII. — *La consolation des filles de Jérusalem*

Le fidèle. — Versez des larmes, ô mes yeux, pleurez et ne cessez pas!

Jésus. — Les larmes versées sur mes douleurs plaisent à mon cœur; mais c'est pour être suivi que j'ai souffert la mort, et je préfère un cœur qui s'est libéré pour moi de tout amour transitoire à celui qui verserait, en larmes de compassion, toutes les gouttes de pluies enfermées dans les réservoirs célestes.

Le fidèle. — Rentre donc en toi-même, ô mon âme, et désormais laissant pour toujours derrière toi les sentiers glissants de la vanité, gagne la vaste solitude des tristesses profondes; gravis (avec ton Sauveur montant au Calvaire) les sommets de la méditation de tes misères.

O mon âme, âme ingrate et misérable, jusqu'ici tu n'as pas compris ton Sauveur; tu t'es enfuie loin de Lui, tu t'es dérobée à ses avances, tu l'as renié! Malheur à moi parce que la seule (vraie) joie de mon cœur je l'ai abandonnée, parce que j'ai si légèrement dissipé le trésor de son amour!

(Mais je me retourne vers toi) Seigneur, souviens-toi qu'on t'appelle le Dieu des miséricordes, et pourquoi? n'est-ce point parce que tu as pitié de tous les hommes? Là où le péché abonda, la grâce ne surabondera-t-elle pas? C'est pourquoi je me réfugie en toi, ô Père, que ta grâce

me soit un abri et m'obtienne (avec le pardon) l'imitation de ta vie et de ta passion.

IX. — *La troisième chute*

Le fidèle. — Accablé par tes blessures d'amour, tu fléchis encore, Maître bien-aimé!

Jésus. — Abaisse-toi donc aujourd'hui jusqu'à moi (ton Dieu) écrasé sous le poids de l'abjection, afin qu'un jour je t'élève jusqu'à l'éternelle dignité. Pour mon amour, mets-toi sous les pieds de tous les hommes, comme si tu n'étais pour eux qu'un tapis qui se laisse fouler sans murmure. Mais si tu n'arrives pas immédiatement (à ce renoncement total), ne perds pas courage cependant. La stabilité dans la paix est impossible en ce monde. Souviens-toi que le seul point qui sépare les élus des réprouvés, c'est que les uns se relèvent toujours, les autres jamais. Bien des chutes t'attendent encore avant que tu sois définitivement fixé en Dieu. Pour te frayer courageusement un chemin jusqu'à moi, efforce-toi de me demeurer uni par l'amour, de souffrir avec joie tout ce que je te donnerai à souffrir, de t'anéantir toi-même, de te garder des moindres fautes comme des plus grandes. En tout ce qui t'arrive d'heureux ou de contraire, reconnais ma main divine et n'interromps pas notre intime conversation.

X. — *Le Dépouillement sur le Calvaire*

Jésus. — Écoute, mon fils, écoute ce récit bien propre à faire couler tes larmes.

(Me voici arrivé sur le Calvaire) je jette un regard tout autour de moi... personne, je suis seul dans ma misère, abandonné de tous. Mes plus fidèles amis, ceux qui jadis marchaient à ma suite, comme ils sont loin! Tous enfuis!

(On m'a pris mes vêtements) je suis là, nu, défaillant, impuissant. Des mains sacrilèges s'abattent sur ma nudité sainte, sans aucune pitié. Je me tais cependant, doux comme un agneau, et, de quelque côté que je me tourne, je n'attends plus qu'angoisses mortelles, amertumes de cœur.

Voici ma mère! Elle s'approche et couvre ma nudité de son voile; son cœur souffre au plus profond chacune de mes douleurs, et les miennes s'accroissent des siennes que je suis seul à pouvoir parfaitement comprendre et peser.

Le disciple. — O Maître! que n'ai-je été là, moi ton pauvre serviteur, que n'ai-je pu remplacer tous les hommes (qui t'abandonnaient)!

Jésus. — Lorsque, pour moi, tu renonceras, dans la mesure où tu le peux avec sagesse, à l'amour, aux avantages et aux consolations qui viennent des hommes, tes actes d'affectueux abandon de toi-même remplaceront près de moi mes amis absents; quant à ma nudité, tu la revêtiras du détachement de ton cœur, libre pour moi de toute créature.

XI. — *La Crucifixion*

Jésus. — Regarde mes bras, comme on les tend affreusement l'un et l'autre; vois mes mains, mes mains si belles, aux doigts longs et fins, des clous aigus les creusent! On tire violemment, jusqu'à un point fixé d'avance, mes jambes brisées de fatigue; mes pieds sont cloués. Considère de quelle façon mes membres délicats sont réduits à l'immobilité, le sang qui en jaillit et les inonde. Elle est tombée et s'est flétrie, la fleur de mon corps parée des grâces de la jeunesse! Le bois raboteux de la croix, voilà maintenant le seul appui de mes épaules (mises à vif par les fouets); mon corps, entraîné en avant par son propre

poids, est cloué de force à la croix, et la douleur de mes blessures élargies s'en augmente encore! De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête je ne suis plus que plaies!

Le fidèle. — Ah! mon Maître, mon bien-aimé, mon frère! Dans quelle amertume t'es-tu plongé pour me sauver! Et moi, que te rendrai-je pour tant d'amour et de souffrance?

Jésus. — Porte souvent tes regards sur ma croix désolée, fais pénétrer mon martyre jusqu'au fond de ton cœur et apprends ainsi à supporter tes propres douleurs. Renonce à tout, et ne garde d'autre désir que celui de faire avec moi la volonté du Père céleste.

XII. — *La mort du Fils de Dieu*

Jésus. — Me voici sans secours avec mes plaies qui saignent, mes veines gonflées (qui se vident) et mes yeux troublés de larmes dans les angoisses de la mort. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu donc abandonné? »

Et pourtant ma volonté demeure unie à la tienne selon l'ordre éternel.

J'ai soif!... soif surtout du salut des hommes!

On présente du fiel et du vinaigre à ma bouche desséchée, voici maintenant le dur sacrifice achevé : « *Consummatum est.* » Et jusqu'à la mort obéissant, je remets mon âme entre tes mains, ô Père : « *In manus tuas commendo spiritum meum.* »

Le fidèle. — Comment mourir avec toi, ô Maître? puis-je vivre encore depuis que je t'ai vu mourir pour moi?

Jésus. — Lorsque, ayant agi pour le mieux, tu ne recevras des hommes que haine et mépris, lorsque, non seulement ferme et inébranlable (dans cette épreuve), tu prieras

encore le Père céleste pour ceux qui mettront ta mansuétude sur le compte de la faiblesse, alors tu mourras vraiment à toi-même et ma mort sera reproduite en toi.

XIII. — *La Descente de Croix*

Le fidèle. — Mère très pure, Vierge Marie, permettez qu'une fois encore mon cœur se rassasie de la contemplation de votre Amour avant qu'on ne nous en sépare tout à fait pour l'enfermer dans son cercueil embaumé.

Déposez donc spirituellement entre mes bras le corps de votre tendre fils, afin que mon âme éprouve, en méditant, ce que vous avez vous-même éprouvé en réalité.

Maître, mes yeux s'attachent sur ton visage mort, mon âme couvre de baisers tes blessures encore sanglantes. Tous mes sens se rassasient de Toi, le fruit si doux sous l'arbre de la croix. Que les uns se consolent par l'innocence de leur vie, les autres par leur pénitence; pour moi tout mon espoir est dans tes souffrances et dans tes mérites. C'est pourquoi je veux porter toujours avec joie la passion au fond de mon cœur et l'exprimer au dehors par mes paroles et par mes actes.

O Roi des rois, Seigneur des seigneurs, fais que mon âme, qui maintenant te fixe étendu comme un mort, sache vraiment t'embrasser avec larmes et douleurs, afin qu'à ton tour tu l'embrasses joyeusement dans ta splendeur éternelle.

XIV. — *La séparation du tombeau*

Prière du disciple a la Vierge Marie

Vierge tendre et pleine d'amour, tous les cœurs vous saluent dans le mien, toutes les lèvres vous louent sur les miennes par cette insondable douleur que vous avez

éprouvée lorsque le disciple bien-aimé vous arracha du tombeau où reposait votre unique amour.

Mère douce, mère de pureté, je vous rappelle aujourd'hui vos tourments, l'indicible séparation d'avec votre tendre fils. Aidez-moi donc, afin que rien ne me prive désormais de votre société, ni de la joie de regarder le visage divin. Ah ! Mère, mon âme est là, devant vous, elle déborde d'une commisération intime pour votre peine, elle vous reçoit pleine de désirs, elle vous accompagne affectueusement, dans sa contemplation, depuis le tombeau jusqu'à votre maison en franchissant avec vous la porte de Jérusalem ; mon intime louange et mes actions de grâce ne cessent durant le chemin.

Et lorsque mon âme partira pour le dernier voyage, accompagnez-la donc à votre tour, ô Mère, conduisez-la jusqu'en la patrie et placez-la dans l'éternelle béatitude.

Amen.

(*Adaptation* de R. Zeller)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Prétextes pieux de l'abandon de l'étude [1]

I. — Position ancienne et état actuel de la question. — La querelle Mabillon-Rancé. — L'étude et les nécessités du ministère.

II. — Réquisitoire contre l'étude : *a*) au nom de la vie intérieure : l'Écriture, les saints, les auteurs spirituels et les théologiens; *b*) au nom de l'apostolat.

III. — Le précédent réquisitoire est vain. Les arguments invoqués ne prouvent pas ce que prétendent les ennemis de l'étude.

I. — Position ancienne et état actuel de la question

A) *La querelle Rancé-Mabillon*

Une controverse fameuse mit aux prises, vers la fin du XVII[e] siècle, Jean le Bouthillier, abbé de Rancé, le célèbre et austère réformateur de la Trappe, avec Dom Mabillon, l'une des gloires de la congrégation bénédictine de Saint-Maur, et Dom Le Masson, général des Chartreux.

On sait l'objet et les phases principales de cette querelle, qui émut le monde monastique, le monde ecclésiastique, et interessa même le monde tout court.

Un des points importants de la réforme de Rancé avait été la remise en honneur, et au premier plan, du travail manuel, et la suppression presque complète des études.

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, janvier, août et décembre 1923.

Pour justifier les jeûnes intellectuels rigoureux qu'il imposait ainsi à ses moines, il soutint, dans son ouvrage : *De la Sainteté et des devoirs monastiques*, cette thèse radicale que le travail des mains était absolument essentiel à la vie religieuse, qu'il ne pouvait dès lors être sacrifié à rien, et que le développement des études dans les monastères, au détriment du labeur manuel, avait été la source de graves abus et une des causes principales de la décadence monastique.

Dom Mabillon, dans la première partie de son *Traité des Études Monastiques*, défendait vigoureusement, et avec une érudition consommée, les traditions studieuses plusieurs fois séculaires de son ordre ; il démontrait, par d'innombrables témoignages de l'antiquité ecclésiastique, la légitimité, l'utilité et même la nécessité des études pour les moines. Dans une seconde partie, il exposait en détail la méthode des diverses sciences sacrées ; et dans la troisième, l'esprit qui doit animer le moine et les fins qu'il doit se proposer dans l'étude.

Rancé, dans sa *Réponse au Traité des Études Monastiques*, reprenait sa thèse, et discutait, chapitre par chapitre, le livre de Dom Mabillon. Celui-ci, dans un nouvel ouvrage, répondait à la *Réponse* (1).

De son côté, Dom Le Masson défendait en divers ouvrages la discipline cartusienne, et la place faite dans son ordre aux travaux de l'esprit.

De Rancé s'inspirait, en faisant âprement le procès des études, de motifs assurément très hauts. Il voulait les sacrifier à un bien plus précieux qu'elles, la perfection et la sainteté, qu'elles lui paraissaient retarder ou compromettre. Dieu nous garde de rien condamner dans une réforme où Bossuet ne trouvait rien à reprendre. Mais, avant de le dire formellement, il donnait l'impression qu'il voulait étendre cette réforme à tout l'ordre monastique et condamner ceux qui ne l'imiteraient pas. Dom Mabillon et Dom Le Masson avaient le droit d'être inquiets

(1) A défaut des imposants traités des deux illustres champions, on consultera avec profit entre autres ouvrages récents :

Le moine bénédictin, de Dom Besse ; Paris, Art catholique, ch. IX ;

Les Études ecclésiastiques d'après la Méthode de Mabillon, du même auteur ;

La Querelle de Mabillon et de l'Abbé de Rancé, du chanoine Didiot.

de son ardeur rénovatrice (1), et ils pensaient avec raison que la perfection recherchée dans l'état religieux n'exige pas, ordinairement du moins, le sacrifice imposé par Rancé aux Trappistes, et qu'au contraire, des études bien réglées peuvent servir efficacement la perfection des religieux, la ferveur intime et le rayonnement apostolique des monastères.

C'est là un des plus notables épisodes, au sein de l'Église et entre enfants pareillement soumis à son autorité, de ces discussions toujours renaissantes, à tout propos, entre les esprits tout d'une pièce, ardents et impérieux, qui ne voient pas de meilleur moyen de corriger les abus que la suppression de l'usage même, et les esprits plus pondérés, discrets et prudents, qui, sachant éviter les excès, réformant les abus en réglant l'usage, trouvent ainsi, et eux seuls, le juste milieu de la vertu parfaite.

***

B) *Comment se pose aujourd'hui le problème?*

Comme au XVII[e] siècle les études des moines, aujourd'hui les études des clercs, moines ou non, rencontrent des ennemis déclarés, ou des amis par trop tièdes :

A la différence de Rancé, ennemi savant de la science, ils n'écrivent pas des livres, car il ne pourraient pas formuler doctrinalement, contre toutes les indications de l'Église, les raisons de leur hostilité plus ou moins franche contre le travail intellectuel des séminaristes et des prêtres. On trouve chez eux moins une théorie qu'un état d'esprit, ou, comme on disait naguère, une *mentalité*, qui s'exprime dans les conversations privées, dans l'organisation même de leur vie personnelle ou de celle des autres, quand ils ont mission de la régler.

Non seulement les gens du monde s'étonnent de la durée des études de clercs, parce que, en connaissant mal l'objet, ils n'en soupçonnent pas l'utilité et la portée, mais il arrive que des prêtres eux-mêmes, n'ayant fait que des études plutôt médiocres, ayant d'ailleurs à peu près oublié ce qu'ils n'avaient appris qu'assez mal et souffrant peu de leur défaut de science parce qu'ils ne voient pas à quel point elle leur manque, soient

(1) « Sa ferveur, a dit le Cardinal Bona, ressemblait à de la fureur. »

tentés, eux aussi, de trouver bien exigeante l'Église, qui impose à ses ministres six ans complets d'études sacrées. L'urgence des tâches apostoliques où ils peinent leur semblerait devoir justifier une préparation simplifiée et moins longuement studieuse au sacerdoce. Les séminaristes en vacances entendent exprimer des regrets dans ce sens; leur désir impatient de se dévouer au ministère des âmes, leurs difficultés parfois sérieuses au travail dont l'utilité leur semble incertaine, expliquent la complaisance avec laquelle ils écoutent formuler ces regrets, et les partagent, s'ils n'ont pas eux-mêmes un grand esprit de docilité à l'Église.

De jeunes prêtres sortant du séminaire avec des idées fort saines sur l'étude et sur le ministère sacerdotal, désireux de se garder quelques loisirs pour compléter une formation doctrinale qu'ils savent sommaire, même quand elle fut sérieuse, se trouvent pris dans un engrenage d'œuvres et d'occupations où leur temps tout entier est dévoré, et où rien n'est prévu même pour la préparation de leurs catéchismes et de leurs instructions. S'ils s'en étonnent, on leur dit parfois que le temps des études et de leur préparation est passé, que l'heure de l'action est venue, que les âmes les attendent et qu'ils doivent se dévouer à elles, qu'ils sont prêtres pour les autres, non pour eux, et qu'il y aurait de l'égoïsme à vouloir continuer des travaux dont les nécessités du ministère sacerdotal ne s'accommodent pas; qu'au reste tant de science est peu utile, et qu'ils en savent assez pour sauver les âmes et se sauver eux-mêmes.

A force d'entendre ces choses ou de voir vivre selon ces idées, ils ne tardent pas à délaisser l'étude qu'ils aimaient. Pendant quelque temps ils ont des regrets, puis ils prennent leur parti et arrivent à considérer eux aussi les études comme incompatibles avec la vie apostolique et exclues par le zèle de la sanctification des autres, tout de même que l'abbé de Rancé les regardait comme inconciliables avec le devoir de la sanctification personnelle des moines.

Ainsi se posa, ainsi se pose encore le problème des rapports de l'étude avec la sainteté du prêtre et son apostolat. L'écriture, la discipline constante de l'Église, l'exemple des saints, l'enseignement bien compris des maîtres de la vie spirituelle, contiennent la solution harmonieuse du problème. Nous voudrions le montrer :

— en groupant, comme dans un réquisitoire, les raisons parfois spécieuses qu'on peut faire valoir contre l'étude, ou pour leur simplification à outrance ou leur complet abandon, au nom de la vie intérieure et du zèle apostolique, au nom de l'amour de Dieu et du prochain,

— en répondant brièvement à ces arguments qui cachent de nombreuses confusions,

— en établissant, par des raisons positives et directes, tirées de la nature même des choses, que, loin de détourner du labeur intellectuel, le double souci de leur propre vie intérieure et de l'efficacité de leur ministère pastoral fait à tous les clercs un devoir de commencer au séminaire et normalement de continuer, leur vie durant, de fortes études théologiques (1).

II. — Réquisitoire contre l'étude

A) *Au nom de la vie intérieure*

Voici comment ont raisonné ou raisonnent encore les adversaires des études :

L'Écriture, les Saints, les auteurs spirituels, insistent tellement sur les inconvénients et les dangers de la science, qu'il est prudent d'y renoncer et de vaquer uniquement à la science des Saints, que rien ne remplace, mais qui supplée à tout.

L'Écriture : Il suffit d'invoquer le témoignage de saint Paul. Non seulement il met en garde contre la fausse science qui fait perdre la foi (2), contre les questions inutiles et les subtilités (3), les erreurs de philosophie (4), mais il insinue que,

(1) Nous hésitions à rédiger cet article, mais de bons juges nous ont assuré que ce rappel de vérités élémentaires n'était pas inutile. Rien n'est si facilement oublié. Rien n'est donc si opportunément répété.

(2) I Tim., VI, 20 : « O Timothee, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiae. »

(3) I Tim., I, 4 ; VI, 4 ; II Tim., II, 23 ; III, 15.

(4) Col., II, 8 : « Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi et non secundum Christum. »

pour gagner le Christ et prêcher efficacement l'Évangile, il faut faire fi de toute sagesse et de toute éloquence (1). Personnellement il ne veut rien savoir que Jésus crucifié (2). La science ou sagesse qu'il célèbre si souvent avec tant d'enthousiasme, c'est la connaissance amoureuse [la connaissance spéculative la plus profonde serait vaine sans l'amour (3)] du mystère de la Croix, folie pour les gentils, mais, pour les appelés, sagesse et puissance de Dieu. Surtout, il met en opposition, par leurs effets, la science et la charité, dans ce jugement qui ressemble bien à une condamnation (4) : *La science enfle, la charité édifie.*

Les Saints : Nombreux sont-ils qui font écho à saint Paul. Nous nous contenterons de rapporter à ce sujet la pensée du séraphique amant de la pauvreté : François d'Assise. Son témoignage est d'une netteté et d'une valeur exceptionnelles. La sainte colère où il entra quand il apprit que Pierre de Stacia avait fondé à Bologne une maison d'études pour les franciscains, est restée célèbre. Son refus de permettre à un frère d'avoir en propre, même un psautier, et la leçon à la fois sévère et plaisante qu'il lui donna, prouvent qu'il ne se préoccupait de rien moins que des études même les plus directement sacrées. Il ne lisait guère que la Bible, et sur la fin de sa vie, tout consumé par l'amour, il lisait de moins en moins les saints livres eux-mêmes. C'était chez lui volonté formelle de réagir contre l'engoûment universel : « *Il y a aujourd'hui tant d'hommes qui cherchent avidement les connaissances et la science que bienheureux en vérité est celui qui, par amour pour le Seigneur, se fera stérile et ignorant* (5). » Son opposition à toutes les tentatives de modification de la règle dans le sens des études fut inflexible, et il justifiait cette résistance par le mouvement et l'inspiration de l'Esprit-Saint : « *Le Seigneur m'a dit qu'il*

(1) I Cor., I, 17 : « Non in sapientia verbi, ut non evacuetur Crux Christi » ; II, 1 : « Veni non in sublimitate sermonis aut sapientiae annuntians vobis testimonium Christi » ; II, 4 : « Non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis. »

(2) I Cor., II, 2 : « Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. »

(3) I Cor., XIII, 2 : « Et si habuero... omnem scientiam... charitatem autem non habuero, nihil sum. »

(4) I Cor., VIII, 1 : « Scientia inflat, caritas vero aedificat. »

(5) Cité par Joergensen, *Saint François*, p. 347.

voulait que je fusse un insensé comme on n'en avait encore pas vu de tels, et que son intention était de nous conduire par un autre chemin que la science (1). »

Si d'autres saints ont jugé moins sévèrement le savoir humain et cru devoir s'en servir pour la conversion des pécheurs, du moins ne peut-on faire nul grief aux prêtres qui voudraient vivre selon l'esprit de saint François d'Assise et renoncer comme lui à toute culture humaine pour pouvoir s'occuper uniquement d'aimer Dieu et de le faire aimer aux autres. Qu'on leur demande de ne pas condamner leurs frères qui pensent autrement, soit. Ceux-ci leur devront le même respect fraternel et s'abstenir de toute critique. Il y aurait deux voies, on serait libre de préférer celle du *Poverello*.

Les auteurs spirituels et les théologiens. — Entre tous, il convient de citer *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont l'influence sur la piété chrétienne fut, depuis sa publication, si universelle et si profonde. Les trois premiers chapitres du Ier livre sont presque exclusivement consacrés à mettre en lumière la vanité irrémédiable de tout savoir humain, même des plus hautes spéculations sur les mystères de la foi, et à montrer, non seulement que la science n'est rien ou peu de chose, mais qu'elle semble bien être, de sa nature, un véritable obstacle à a plénitude et à la perfection de la charité. Ne citons pas; il faudrait tout transcrire, et ces textes admirables sont bien connus. Le pieux auteur touche de nouveau ce point brièvement, l. 3, ch. 31, 2. — Au chapitre 43 du même livre, intitulé : *Contre la science vaine et séculière*, il met en parallèle, pour souligner une fois de plus sa vanité, la science humaine qui s'apprend dans les livres ou au pied de la chaire des Maîtres, avec la science divine que Dieu lui-même, *docteur de la vérité*, enseigne intérieurement à l'âme détachée : « *C'est moi, dit le Seigneur, qui, en un instant, élève l'âme humble, au point qu'elle saisit plus d'aspects de l'éternelle vérité que si, dix ans, elle avait étudié dans les écoles. J'enseigne sans bruit de paroles, sans confusion d'opinions, sans faste d'honneur, sans lutte d'arguments. Tel, en m'aimant intimement, a appris les choses divines et disait des merveilles. Il a plus profité en quittant tout qu'en étudiant des subtilités...*, etc... »

Comme il débute par elle, c'est sur cette idée que s'achève

(1) *Op. cit.*, p. 350.

le livre tout entier. Le 18e et dernier chapitre du 4e livre est encore, en ce qui concerne spécialement l'insondable *mysterium fidei*, le sacrement de l'Eucharistie, une exhortation pressante à l'abstinence et au jeûne intellectuels. La spéculation théologique y est représentée comme plus propre à enlever la dévotion et à faire naître le doute qu'à porter la lumière : « *Tu dois te garder d'une curieuse et inutile investigation sur ce sacrement, si tu ne veux pas être submergé dans l'abîme du doute. Qui veut sonder la majesté divine sera accablé par sa gloire.* »

Bref, il n'est pas possible de lire dans leur ensemble et de méditer ces différents chapitres, sans voir diminuer son estime pour la science spéculative et sans apprendre à la regarder comme beaucoup plus dangereuse qu'utile.

L'auteur de l'*Imitation* ne cède pas d'ailleurs à un pessimisme qui lui serait personnel. Gerson ne parle pas autrement. Il est même, si possible, encore plus clair. « Il est constant que les simples et les ignorants, par la foi, l'espérance et la charité *parviennent plus vite et montent plus haut* dans la théologie mystique que les savants en théologie scolastique et discursive (1). »

Ainsi la théologie scolastique fait obstacle à la contemplation. Elle l'empêche ou la retarde. C'est bien cela, on ne saurait mieux dire. Même doctrine chez le Père de Caussade, dans son traité *De l'abandon* (2), dont nous citerons seulement ces paroles : « C'est le feu qui échauffe, et non la philosophie, ni la connaissance de cet élément et de ses effets. C'est aussi l'ordre de Dieu, c'est sa volonté qui opère la sainteté dans nos âmes, et non la curieuse spéculation... Lorsqu'on a soif, pour se désaltérer il faut laisser les livres qui expliquent les choses et boire. La curiosité de savoir n'est capable que d'altérer davantage. Ainsi, lorsqu'on est altéré de sainteté, il faut laisser la spéculation et boire en simplicité. »

Mais les théologiens spéculatifs eux-mêmes, loin de s'inscrire en faux contre les spirituels pour défendre leur science ainsi

(1) « Stat simplices et idiotas per fidem, spem et caritatem citius et sublimius pervenire ad theologiam mysticam quam eruditos in theologia scolastica et discursiva. » *De mystica theologia.* Cité par Giraud, *Prêtre et Hostie,* II, p. 434.

(2) *De l'Abandon à la Providence.* Édition abrégée, ch. IV et V. Les lire en entier.

décriée, apportent, à leur tour, d'unanimes témoignages contre elle. On les dirait lassés par la vanité de leur labeur spéculatif, et d'autant plus qu'ils l'ont conduit avec plus d'ardeur, et que leurs œuvres sont plus parfaites. Avec une énergie vraiment singulière, *Contenson* rappelle que « la spéculation sans amour ni onction n'est qu'occupation vide et vaine, affliction d'esprit et épuisement de l'âme (1) ». *Jean de Saint-Thomas* constate que la science qui s'acquiert dans les écoles, par l'étude et la discussion, meut peu la volonté, sinon à la vanité. Mais bien avant eux, leur maître à tous deux, *saint Thomas d'Aquin*, élevé vers la fin de sa vie, par l'esprit de Dieu, à une contemplation sublime et réduit à la bienheureuse impuissance d'écrire et de spéculer, répétait que toute son œuvre lui paraissait comme de *la paille*.

Bref, on peut dire des saints et des écrivains spirituels que, s'ils ne vont pas jusqu'à dire avec Pascal que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine, ils font écho à la parole d'Aristote en affirmant au plan de la vie surnaturelle ce que le Stagirite, à l'encontre de Platon et de Socrate, disait au point de vue de la vertu morale naturelle : « Pour l'acquisition des vertus, savoir est de petite ou nulle force » (II *Ethic.*, c. III).

B) *Au nom de l'apostolat*

Des raisons analogues peuvent être invoquées contre la science au nom des exigences de l'apostolat. Si les moines peuvent ou doivent renoncer à l'étude pour mieux travailler à leur perfection personnelle, le prêtre, voué aux tâches apostoliques, peut ou même doit y renoncer également, pour mieux s'occuper du salut d'autrui. La science ne lui est pas plus nécessaire pour les autres que pour lui-même. Les saints s'accordent à le penser et à le dire.

Saint François promet, au nom de Dieu, la fécondité apostolique à ses frères à qui il apprend à faire peu de cas des études : « Le Seigneur vous dira : « *Les autres ont prêché leurs*

(1) « Omnis speculatio quae sine amore est evanida occupatio, afflictio spiritus et evisceratio mentis. » *Theologia mentis et cordis*. Ed. Vivès, t. I, p. 53?.

habiles et savants discours; mais moi, c'est par l'entremise de vos mérites que j'ai sauvé les hommes. »

Ce n'est pas la science du prédicateur ou de l'apôtre qui convertit, mais sa sainteté. « *Un homme intérieur,* écrit le Père Lallement, *fera plus d'impression sur les cœurs par un seul mot animé de l'esprit de Dieu, qu'un autre par un discours entier qui lui aura coûté beaucoup de peine, et où il aura usé toute la force de son raisonnement* (1). »

Et saint Jean de la Croix : « *La plus haute doctrine, l'éloquence la plus accomplie selon les règles n'impressionnera que dans la mesure de la spiritualité qui l'anime... Plus le prédicateur est de vie exemplaire, plus il fait de bien, même alors que son style est vulgaire, sa doctrine commune, son discours simple.* La vérité vivante atteint seule les âmes; celui qui ne l'a pas fera une œuvre vaine et sans portée (2). »

Saint Philippe de Néri aimait à dire : « *Donnez-moi dix prêtres véritablement animés de l'esprit de Dieu, et je me charge de convertir le monde entier.* » Saint Alphonse, qui citait volontiers ce mot, ajoutait : « *Que n'a pas fait saint François-Xavier en Orient à lui tout seul? Il a converti, disent ses historiens, un million d'infidèles. En Europe, que n'ont pas fait un saint Patrice et un saint Vincent Ferrier? Très certainement un prêtre animé de l'esprit de Dieu, quelque médiocre que soit sa science, convertira beaucoup plus d'âmes que cent prêtres fort instruits, mais sans grand amour pour Dieu* (3). »

Ils disent bien tous la même chose. Ce n'est pas la science qui sauve, mais *l'esprit de Dieu,* et ce n'est pas la science qui donne l'esprit de Dieu. Ces témoignages, qu'on pourrait sans peine multiplier à l'infini et que nous réduisons volontairement, ne tendent-ils pas à démontrer qu'on exagère la part faite à l'étude dans les années de formation cléricale et surtout celle qu'on voudrait parfois que les prêtres lui fissent dans toute leur vie.

Puisque les Apôtres ont conquis le monde, sans faire appel à la sagesse humaine, mais par la vertu de Dieu qui leur rendait témoignage et confirmait leur parole, puisque l'Église

(1) *La Doctrine spirituelle,* 5e Principe, ch. II, art. III. Éd. Gabalda, p. 304.

(2) *Montée du Carmel,* édit. Hoornaert, II, p. 107, 108.

(3) *Selva.* Cité par le P. Berthe, *Vie de saint Alphonse,* I, p. 632.

pourrait posséder des légions de savants sans gagner une seule âme, tandis qu'elle convertirait des peuples avec des ignorants vraiment saints, à quoi bon tant de philosophie et tant de théologie? Poids mort. Inutile bagage. Pour faire le catéchisme aux enfants, aux simples qui n'ont besoin que d'apprendre à aimer Dieu et le servir, pour s'occuper avec persévérance et succès des œuvres, et particulièrement des œuvres sociales dont la nécessité s'impose, pour reconquérir les âmes violemment ou insidieusement soustraites à l'influence de l'Église et du prêtre, l'esprit apostolique et le zèle suffisent avec un minimum de science. La prédication érudite et savante serait de peu de profit.

N'est-il pas à craindre, d'ailleurs, que le goût des études spéculatives développé surtout chez les mieux doués, au cours de leur formation cléricale, ne les détourne des œuvres nécessaires et de l'activité incessante, loi d'un ministère de plus en plus chargé, privant ainsi l'apostolat direct de ses meilleurs ouvriers, qu'ils ne s'isolent dans leur tour d'ivoire pour y cultiver la science, sinon à la manière de Renan, du moins en des travaux et des méditations dont l'orthodoxie même contribuera à les persuader qu'ils servent par elles efficacement l'Église et les âmes, consumant ainsi un temps précieux, qui serait plus utilement employé à des travaux apostoliques?

Qu'il y ait, dans l'Église, des prêtres, des religieux, spécialement consacrés aux tâches doctrinales, à la défense et à l'exposition savante de la vérité catholique, à la réfutation des erreurs et des hérésies toujours renaissantes, rien de mieux; mais ce n'est pas là l'œuvre commune des prêtres de paroisse. C'est affaire aux spécialistes. Tous ne peuvent pas tout entreprendre — *omnia non possumus omnes.* — Du commun des prêtres on ne pourra jamais faire que des demi-savants, dont sainte Thérèse disait qu'ils sont plus redoutables que des ignorants.

On se plaint aujourd'hui que les œuvres de l'apostolat moderne absorbent trop l'activité du prêtre, qui risque d'y perdre son esprit sacerdotal, au lieu de communiquer à ceux dont il s'occupe l'esprit chrétien; on dit que ce sont là des œuvres *naturelles* sans proportion, comme telles, avec la fin surnaturelle de l'apostolat catholique (1). A supposer que cette

(1) Dom Simon, *Le Prêtre et l'Apostolat moderne*, et les auteurs qu'il cite dans ce sens.

thèse soit exacte, y a-t-il une différence si profonde entre les œuvres modernes et le labeur des études? celui-ci n'est-il pas *naturel* et donc, comme les saints nous l'ont dit, inopérant pour la conversion et le salut des âmes ?

Nous ne demandons pas la suppression des études, mais qu'on cesse de leur donner, comme on le fait trop souvent, le pas sur la vie spirituelle. Convenons que l'étude des sciences même théologiques détourne de la science des apôtres et des saints. En admirant comme des prodiges de grâce ceux qui, dans l'Église, ont uni le savoir humain à la sainteté, gardons-nous d'engager la généralité des clercs dans la voie de trop ambitieuses et présomptueuses imitations.

Tel est le réquisitoire. Sans rien nier de ce qu'il contient de vrai, sans rien sacrifier de la pensée authentique des saints, ni recourir à aucune subtilité d'interprétation, sans méconnaître aucun des dangers réels que nous avons longuement indiqués nous-mêmes dans l'article sur la curiosité, il faut, par d'opportunes distinctions, montrer que, dans son esprit et ses tendances générales :

III. — Tout ce réquisitoire est vain.

Ni l'Écriture, ni les saints, ni les auteurs spirituels, n'attaquent la science en elle-même ou l'étude bien réglée. Ils ne visent que l'étude curieuse et la science vaine. De l'étude faite avec pureté d'intention, de la science elle-même, subordonnée aux fins qui la sanctifient, ils parlent tout différemment et ils en reconnaissent expressément la valeur, le mérite, la fécondité, la nécessité.

Saint Paul, dans le même texte où on croit voir la condamnation de la science, s'oppose formellement à cette interprétation. La science enfle, quand elle n'est pas accompagnée de la charité. Avec la charité, elle édifie. Insuffisante sans la charité, à cause de l'orgueil où elle entraîne, elle est précieuse jointe à l'amour, et rien n'est moins impossible que de joindre l'amour à la science.

C'est l'interprétation unanime des Pères et des Docteurs. Ne pouvant les citer tous, mentionnons : saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas dont les commentaires résolvent à

l'avance beaucoup d'autres difficultés que celles du texte lui-même. Or voici ce qu'écrit saint Augustin : « *Cette parole de l'Apôtre n'a pas d'autre sens vrai que celui-ci : la science sert quand la charité y est (unie). Sans la charité, elle enfle, c'est-à-dire qu'elle nous gonfle d'un vain orgueil comme une outre, de vent* (1). » Et ailleurs : « *La science enfle : devons-nous donc haïr la science? Non pas... Qu'est-ce à dire : elle enfle? Oui, sans la charité. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute : Mais la charité édifie. Ajoute la charité à la science, et la science sera utile, non pas par elle-même, mais par la charité* (2). » Ailleurs encore : « *La science, pour être utile, doit servir à la charité, car, sans la charité, elle enfle. Mais ce que la charité qui édifie a rempli, la science ne le trouve plus vide pour le gonfler* (3). »

« *L'Apôtre*, explique saint Bernard, ne condamne nullement la science, mais enseigne qu'il faut avec elle la *manière* de s'en servir. Et lui-même définit cette manière dans un texte célèbre : « *Il faut*, dit-il en substance, *savoir d'abord ce qui sert davantage au salut, étudier avec plus d'empressement ce qui meut plus efficacement à l'amour, chercher la science non par vaine gloire ou curiosité, mais pour son édification ou celle du prochain. Il y en a qui veulent savoir pour savoir : curiosité; d'autres pour être connus : vanité; d'autres pour vendre leur science : honteuse avarice; d'autres pour s'édifier : prudence;* D'AUTRES POUR ÉDIFIER : CHARITÉ (4). »

(1) « Apostolus autem Spiritu sancto locutus ait : Scientia inflat, caritas vero aedificat (I Cor., VIII, 1). Quod recte aliter non intelligitur nisi scientiam tunc prodesse cum caritas inest; sine hac autem inflare, id est in superbiam inanissimae quasi ventositatis extollere. » *De Civitate Dei*, l. IX, c. 20.

(2) « Adde scientiae charitatem et utilis erit scientia ; non per se sed per charitatem. » In Joan. Evang. Tract. XXVII.

(3) « Huic (charitati) subservit scientia cum est utilis ; nam sine illa inflat. Quod vero illa aedificando impleverit, nihil ibi ista inane quod inflet inveniet. » *De Sent. Jacobi liber*. Cf. tout le début du livre IV, *De Trinitate*.

(4) « Modus sciendi est ut scias quo ordine, quo fine scire quaeque oportet :

« Quo ordine, ut id prius quod maturius ad salutem,

« Quo studio, ut id ardentius quod efficacius ad amorem,

« Quo fine, ut non ad inanem gloriam vel curiositatem velle aliquid, sed ad aedificationem tui et proximi. Sunt namque qui scire

Saint Thomas expose ce texte de l'Apôtre avec son habituelle pénétration, son incomparable puissance de synthèse et ce parfait *tempérament* qui met chaque chose à sa place et lui mesure exactement son importance, en insérant dans son commentaire personnel tout ce qu'ont dit d'excellent ses devanciers : « *Si quelqu'un aime Dieu, dit-il,* commentant ce qui suit dans saint Paul, *et joint ainsi la science avec la charité, il est connu de Dieu, c'est-à-dire approuvé de lui...* » Puis il énumère les qualités d'une science parfaite : « *Il faut savoir avec humilité sans enflure..., sobrement sans présomption..., avec certitude sans hésitation..., simplement sans tromperie..., sainement avec dilection et charité..., utilement avec édification du prochain..., libéralement en communiquant sa science avec désintéressement..., efficacement en agissant bien... L'humilité dans le savoir confond les savants orgueilleux ; la sobriété, les curieux ; la certitude, les sceptiques ; la vérité, les hérétiques ; la simplicité, les ergoteurs ; la santé, les curieux de sciences occultes* (magos) *; l'utilité, les injustes ; l'efficace, les oisifs* (1). »

Saint François, qui nous est apparu avec un visage d'ennemi de la science, n'a pas au fond d'autres pensées. Rien de plus facile que d'expliquer son attitude. Remarquons d'abord qu'il ne fondait pas un ordre de prêtres. Lui-même ne reçut jamais le sacerdoce. Ses premiers frères n'étaient donc pas tenus à posséder la science qui convient au prêtre chargé d'enseigner la doctrine. Leur apostolat devait être, avant tout, celui de l'exemple. Modèles de vie chrétienne plutôt que prêcheurs et docteurs, ils pouvaient légitimement s'abstenir d'approfondir la théologie.

François ayant pris « la pauvreté pour fondement de sa barque », comme dit, dans sa langue imagée, sainte Catherine de Sienne, on comprend que l'esprit de Dieu, pour faire resplendir en lui cette vertu et sa compagne l'humilité, l'ait invité à des renoncements plus universels et s'étendant, dès le principe, jusqu'au sacrifice de ce qui est, normalement, un moyen de

volunt eo fine ut sciant, et curiositas est ; quidam ut sciantur, et hoc vanitas est; quidam ut scientiam vendant, et turpis quaestus est ; quidam ut aedificentur, et prudentia est ; quidam ut aedificent, et hoc caritas est. » (Cité par saint Thomas, *in Cor.* c. VIII.)

(1) Saint Thomas, *in I Cor.*, ch. VIII. Il faut lire ce commentaire dans le texte même du saint Docteur.

parvenir à l'amour (nous verrons comment, selon saint Thomas, la science théologique est de sa nature ordonnée à l'amour de charité). Dieu, voulant suppléer, comme il sait le faire dans sa liberté souveraine, aux limites de la science acquise, demande à son petit pauvre, non seulement de quitter tous les biens corporels, mais d'offrir en holocauste les livres et la science. Tout moyen, dont l'usage est légitime et même requis, quand l'esprit de Dieu ne demande pas qu'on s'en passe et indique qu'on s'en serve, devient un obstacle à écarter, quand Dieu, qui n'a besoin d'aucun moyen humain, veut arriver à ses fins sans lui. Il faut alors, non seulement être disposé à en faire le sacrifice, mais y renoncer effectivement. L'étude et la science n'échappent pas à cette loi. Dès lors, Dieu, qui fait habituellement, même aux religieux qui s'engagent dans la voie du triple renoncement évangélique, un devoir de cultiver la science, peut faire à certains autres, dans un ordre particulièrement voué à l'humilité et à la pauvreté, un devoir de sainte ignorance. Saint François laisse bien entendre, d'ailleurs, qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans sa voie. C'est le sens du mot cité plus haut : « Le Seigneur voulait que je fusse un insensé comme on n'en avait pas encore vu de tels. » Vouloir se passer de la science est, à coup sûr, contraire à toute prudence humaine, mais peut être parfaitement conforme au mouvement de l'Esprit-Saint et à sa règle divine, supérieure à celle de la raison même éclairée par la foi. Dans le même temps le Seigneur peut susciter deux grands apôtres pour convertir les âmes, l'un par la voie de la science mise au service de l'amour, l'autre par le sacrifice complet de la science à l'amour. Le jour où ils se rencontreront, ces deux saints, également fidèles et dociles à l'esprit de Dieu, se reconnaîtront, et leur tendresse mutuelle s'exprimera par le plus fraternel embrassement. Dieu a plusieurs chemins. Il faut en admirer la variété et ne pas vouloir lui imposer notre route unique.

On s'explique ainsi que saint François, dans son ivresse de saints renoncements, dont rien n'était excepté, ait d'abord proposé à ses disciples et à ses frères, aux volontaires qui accouraient à lui, de marcher du même pas dans la voie où Dieu l'engageait lui-même. Cela ne le conduisait pas, tant s'en faut, au mépris de la science. Il savait combien elle est nécessaire à l'Église et, loin de méconnaître les bienfaits que son ordre et

lui pouvaient recevoir des théologiens, il comprenait parfaitement que ses frères auraient d'autant plus besoin de leurs lumières qu'eux-mêmes renonçaient à devenir des savants. « *Les théologiens et tous ceux qui nous servent en nous expliquant la parole de Dieu, nous devons les honorer et les estimer très haut, parce qu'ils nous donnent l'esprit et la vie.* » Où trouver, même chez sainte Thérèse, un plus bel éloge des théologiens et une idée plus haute de la théologie?

D'ailleurs il comprit vite qu'il ne serait pas conforme à l'esprit de Dieu d'imposer toujours, à ceux qui viendraient chercher dans sa règle le secret de la perfection, tous les sacrifices effectifs qu'il avait faits lui-même avec ses premiers compagnons; que ses fils ne pourraient pas se contenter indéfiniment de lumières empruntées et qu'il ne fallait pas les priver à jamais des précieux bienfaits d'une science humble. A mesure que son ordre s'organisait, élargissant son champ d'action apostolique, il voyait mieux qu'il convenait de faire une place aux études. Il écrivait donc à saint Antoine de Padoue : « *Il me plaît que tu donnes aux frères des leçons sur la théologie, pourvu que cette étude n'éteigne pas en eux l'esprit de recueillement, ainsi qu'il est dit dans la règle.* » Et l'Ordre Séraphique ne tarda pas à donner à l'Église des grands théologiens et des savants. Le docteur séraphique, saint Bonaventure, fut le contemporain, l'ami de saint Thomas. Avec le sentiment profond qu'ont les saints des choses de Dieu, il voyait, dans l'histoire de sa famille religieuse, où la science, d'abord négligée, était désormais à l'honneur, une ressemblance touchante avec l'histoire de l'Église primitive : « *J'avoue devant Dieu que ce qui m'a fait le plus aimer l'ordre franciscain, c'est qu'il imite les débuts et la perfection de l'Église, qui commence par des pêcheurs très simples et arrive ensuite à posséder des docteurs très illustres et très habiles. Ainsi en est-il dans la religion de saint François.* »

Ainsi, loin de s'opposer à notre thèse, saint François et l'histoire de son ordre la confirment et l'éclairent. Ce qui doit être retenu, c'est qu'il faut être prêt à tout quitter pour l'exercice du saint amour, même les études les plus sacrées et les plus utiles, aussitôt, pour aussi longtemps et chaque fois que l'amour l'exige. L'amour peut commander à certains de les abandonner pour toujours. On voit, par exemple, des jeunes gens de grande culture humaine entrer dans des instituts religieux où tout semblerait les désigner pour les études théologiques et

vouloir obstinément se ranger parmi les frères voués au travail manuel et aux plus humbles emplois.

Dans les Trappes et les Chartreuses on trouve ainsi des frères qui auraient pu être des lumières de l'Église et que Dieu, qui n'a besoin de personne, a appelés à cette vie obscure où l'étude n'aura nulle place. Même dans les vies que Dieu veut studieuses, l'amour divin inspire ou impose souvent des interruptions et des suspensions d'études, par exemple à l'occasion d'une guerre — comme il vient d'arriver à tant de clercs —, pour une période de ministère actif, une tâche administrative, une mission spéciale où l'on n'aura pas de loisirs. Dieu appelle aussi parfois à la vie religieuse des prêtres à l'heure où ils commencent à réaliser des projets, où ils méditent des livres à écrire. Il leur demande de tout abandonner pour commencer un noviciat, sans être assurés de pouvoir continuer leurs travaux, sans savoir à quoi leurs supérieurs les appliqueront. A ce que coûtent parfois ces sacrifices permis ou voulus par la Providence, on peut juger combien ils étaient nécessaires pour détacher ces âmes de tout bien qui n'est pas Dieu. L'exemple de saint François est, à ce point de vue, particulièrement bienfaisant. A d'autres, son renoncement enseigne avec quelle promptitude et quel abandon doivent être acceptées les interruptions quotidiennes du labeur intellectuel qu'indique la cloche qui appelle au chœur ou tout autre exercice de règle, et qu'imposent les besoins des âmes qu'il faut confesser, diriger, consoler, entendre, visiter, assister.

A propos des auteurs spirituels, nous ferons des remarques analogues : Aucun des textes indiqués ou cités de l'*Imitation* ne vise la science humble et fidèle, mais l'investigation curieuse de ceux qui voudraient pénétrer le mystère, le comprendre au lieu de l'adorer en cherchant avec amour, pour mieux l'adorer, à le mieux connaître. Les épithètes : *curieuse*, *superbe*, *séculière*, *vaine*, accolées au substantif *science*, ne laissent à ce sujet aucun doute. N'y seraient-elles pas, il faudrait les sous-entendre : *Piarum personarum verba sunt pie interpretanda.* Certes, l'auteur ne recommande pas avec chaleur la spéculation théologique, il le fait d'autant moins que, de son temps, on agitait en effet bien des questions inutiles et que plusieurs tombaient dans de vaines subtilités éminemment propres à induire en tentations d'orgueil (1).

(1) Sur ce point Descartes, qui ne parle pas toujours de façon si

Mais il déclare explicitement « *tolérable la pieuse et humble recherche de la vérité* (de celui qui), *toujours prêt à être enseigné, s'efforce de suivre le sentiment des Pères* (1) ». Il ne demande pas qu'on fasse taire le désir naturel de savoir, mais le désir excessif qui distrait et déçoit. S'il affirme qu' « il faut toujours préférer une bonne conscience et une vie vertueuse », il ne veut pas qu'on « accuse la science... qui est bonne en elle-même ». Dire qu'elle est peu ou qu'elle n'est rien, si elle ne s'accompagne pas d'un détachement parfait, n'est pas nier qu'elle soit beaucoup avec ce détachement, si on la fait aller de pair avec le souci du service de Dieu. Il n'est pas un mot dans les chapitres mentionnés de l'*Imitation* que ne soit disposé à faire sien le plus intellectualiste et le plus intellectuel des saints.

Quant à Gerson, ses paroles semblent, à première vue, contenir une condamnation formelle de l'étude. Bien entendues, elles ont, dirait Bossuet, « un si bon sens »! Prétendre que, selon le pieux chancelier, la théologie spéculative est, de sa nature, un obstacle à la profonde vie intérieure, serait prêter gratuitement et injurieusement à un spirituel très orthodoxe la pensée d'un hérétique condamné. *Molinos* déclare en effet que « *le théologien a une disposition moindre que l'homme inculte à l'état de contemplatif parce qu'il n'a pas le cœur aussi pur, il n'est pas si humble, il n'a pas tant de soin de son propre salut, il a la tête remplie de phantasmes, d'espèces, d'opinions, de spéculations, et il ne peut entrer dans la vraie lumière* (2) ». Mais aucun théologien catholique ne s'avise de prendre ainsi ce qui est un accident, hélas! fréquent dû à la faiblesse humaine,

juste, rencontre les auteurs spirituels. Il dit des subtilités et des bizarreries doctrinales : « Le philosophe (en) tire d'autant plus vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. » (Discours de la Méthode.)

Descartes n'a pas dû être exempt de tentations de vaine gloire.

(1) L. IV, c. 18, 1.

(2) « Theologus minorem dispositionem habet quam homo rudis ad statum contemplativi : primo, quia non habet fidem adeo puram, secundo, quia non est adeo humilis, tertio, quia non adeo curat propriam salutem, quarto, quia caput refertum habet phantasmatibus, speciebus, opinionibus, et speculationibus, et non potest in illum ingredi verum lumen » (Denz., n° 1284).

pour un accident propre, résultant nécessairement de l'essence de la théologie. Leur pensée, à tous, trouve son expression parfaitement mesurée chez un saint Thomas d'Aquin ou un saint François de Sales :

A l'objection qu'on trouve souvent plus de dévotion chez les simples ou d'humbles femmes qui ne se livrent pas aux méditations scientifiques, *saint Thomas* répond : « *La science et tout ce qui présente quelque excellence est une occasion pour l'homme de se confier en lui-même et, dès lors, de ne pas se livrer totalement à Dieu. C'est pourquoi ces choses sont, de temps en temps ou par occasion, un obstacle à la dévotion, tandis que la dévotion abonde chez les simples... et comprime l'orgueil. Mais si la science et toute autre perfection est parfaitement soumise à Dieu dans l'homme, par le fait même, sa dévotion augmente* (1). »

Et *Cajetan* commente : « *Gardons-nous de louer l'imperfection de l'ignorance ou d'accuser la science même des docteurs. On ne peut accuser que l'abus qu'on fait de la science, quand on tombe, à cause d'elle, dans l'estime désordonnée de soi ! Ce qui est louable dans les simples, c'est le bon usage qu'ils font d'une imperfection et l'absence d'orgueil. Mais l'usage correct de la perfection vaudrait beaucoup mieux. L'idéal est de posséder la science et de ne pas s'enorgueillir, comme faisait Thomas dont la doctrine fut si éminente* (2). »

Saint François de Sales, bon disciple de saint Thomas d'Aquin, exprime la même pensée avec cette grâce exquise qui ne nuit d'ailleurs aucunement, chez lui, à la précision théologique. Après avoir signalé, comme tous les saints, que la science n'est pas indispensable à tous pour la profonde vie intérieure et la perfection de l'amour (3), dénoncé l'insuffisance et les

(1) II^{a} II^{ae}, q. 82, a. 3, ad 3.

(2) Cajetan, Comment. in hunc locum.

(3) Il cite à ce propos l'abbé de Saint-André de Verceil, Thomas Gallus, le maître de saint Antoine de Padoue, et rappelle le délicieux dialogue de saint Bonaventure et de frère Gilles (Egide) : « Le Bienheureux frère Gilles... dit un jour à saint Bonaventure : O que vous êtes heureux, vous autres doctes, car vous scaves maintes choses par lesquelles vous loües Dieu, mais nous autres idiotz que feronsnous ? » Et saint Bonaventure répondit : « La grâce de pouvoir aimer Dieu suffit. » — « Mais, mon Père, répliqua frères Gilles, un ignorant peut-il autant aymer Dieu qu'un lettré ? » — « Il le peut, dit saint Bonaventure, ains je vous dis qu'une pauvre simple femme

dangers de la spéculation sans la charité (1), il écrit, prévenant ainsi toute fausse interprétation de sa pensée : « *La science n'est point de soy même contraire, ains fort utile à la dévotion, et, si elles sont jointes ensemble, elles s'entr'aydent admirablement, quoy qu'il arrive fort souvent que, par notre misère, la science empesche la naissance de la dévotion... Certes l'éminente science des Cyprians, Augustins, Hilaires, Chrisostomes, Basiles, Gregoires, Bonaventures, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur dévotion, comme réciproquement leur dévotion a non seulement rehaussé mais extrémement perfectionné leur science* (2). »

On a cité le Père de Caussade et les admirables pages où il montre que toute « la spéculation n'est pas nécessaire pour que l'action divine s'opère en l'âme, que les lectures faites

peut autant aymer Dieu qu'un docteur en théologie. » Lhors frere Gilles, entrant en ferveur, s'escria : « O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur et tu pourras être autant que Frere Bonaventure », et là-dessus, il demeura trois heures en ravissement. »

(1) « O combien en est-il vray, selon que saint Augustin s'escrioit, que les idiotz ravissent les cieux, tandis que plusieurs sçavans s'abisment es enfers ! »

« Qui aima plus Dieu, je vous prie, ou le théologien Ocham, que quelques-uns ont nommé le plus subtil des mortelz, ou sainte Catherine de Gennes, femme idiote ? Celuy là le connut mieux par science, celle ci par expérience et l'expérience de celle-ci la conduisit bien avant en l'amour seraphique, tandis que celui là avec sa science demeura bien esloigné de cette si excellente perfection. »

(2) Ces textes de saint François de Sales sont tous empruntés au ch. IV du livre VI du *Traité de l'Amour de Dieu*. On consultera avec fruit, sur la pensée du saint évêque dans la question qui nous occupe : Francis Vincent : *Saint François de Sales directeur d'âmes*, p. 218 sqq. Qu'il me soit permis pourtant, puisque je cite ce livre qui révèle une information si riche, notamment en ce qui concerne les travaux modernes, orthodoxes ou non, sur les choses religieuses, de regretter qu'il donne l'impression que l'auteur est moins familier avec l'ancienne tradition mystique. Il semble par exemple que M. Vincent, quand il veut mettre en relief, p. 167, la nouveauté de la doctrine de saint François, se montre peu généreux et même sans équité à l'égard des docteurs de l'Amour des siècles précédents. Quand l'Évêque de Genève lui-même parle de ses devanciers, v. g. préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, édit. d'Annecy p. 5, son accent, tout différent, est aussi beaucoup plus juste.

autrement que par l'ordre de Dieu sont nuisibles et ne servent qu'à vider le cœur par la plénitude même qu'elles causent dans l'esprit ». Le texte invoqué contient la réponse à la difficulté. L'étude qui n'est pas selon l'ordre de Dieu enorgueillit et endurcit, mais si elle est faite selon l'ordre de Dieu, c'est par elle, alors, que seront produits dans l'âme les heureux effets de l'action divine. « *Si la divine volonté fait un devoir présent de lire, la lecture opère au fond de l'âme le terme mystérieux ; si la divine volonté fait quitter la lecture pour un devoir de contemplation actuelle, ce devoir opère au fond du cœur le nouvel homme, et la lecture serait alors préjudiciable et inutile. Si la divine volonté retire de la contemplation actuelle, pour appliquer à une occupation extérieure, et cela pendant des temps considérables, le devoir forme Jésus-Christ au fond du cœur, et toute la douceur de la contemplation ne servirait qu'à l'y détruire.* » (*Op. cit.*, chap. v.)

Ainsi donc, obstacle à la contemplation pour ceux qui étudient contre l'ordre divin, l'étude est le moyen normal et nécessaire de s'y disposer pour ceux à qui Dieu fait un devoir de posséder la science. La question est donc de savoir si la science et donc l'étude sont, pour les clercs, selon l'ordre de Dieu. Qu'elles le soient et dans quelle mesure et pourquoi, c'est ce qui nous reste à montrer de façon positive.

Nous n'aurions pas plus de peine à interpréter dans le sens de notre thèse, sans les solliciter même doucement, les témoignages des auteurs spirituels et des saints dont on prétend s'autoriser pour voir dans les études et la science un obstacle à l'apostolat plutôt qu'un moyen efficace de procurer le salut des âmes, non plus qu'à résoudre les autres difficultés. Mais nous attarder davantage serait fastidieux : il faudrait reprendre plusieurs fois des distinctions toutes semblables à celles déjà formulées. Ce serait d'ailleurs à peu près inutile, car, dans la défense positive de la science et de sa valeur de vie intérieure et d'apostolat, nous nous appuierons également sur les paroles des saints et des mystiques, et l'inanité des objections non encore résolues résultera clairement, — nous l'espérons du moins, — de cet exposé auquel il est temps d'arriver enfin.

Léopold Lavaud.

Un livre de fond sur la contemplation (1)

Voici un livre dont l'exposé très pacifique, dégagé de toute controverse, deviendra classique pour l'initiation des séminaristes à l'étude aussi bien qu'à la pratique de la théologie mystique, trop souvent considérée jusqu'ici comme une science ésotérique, réservée à quelques âmes d'élite, dangereuse pour le commun des fidèles et même des ecclésiastiques.

Le meilleur moyen de donner une idée exacte du livre nous paraît être d'en citer l'avant-propos :

« On appelle contemplation le simple regard de l'intelligence fixé par l'amour sur la vérité divine. Et le qualificatif de mystique (mystérieuse, cachée) spécifie d'abord qu'il s'agit d'une contemplation donnée à l'âme suivant le bon plaisir du Saint-Esprit. Elle n'est pas le produit de notre activité, bien qu'elle soit d'ordinaire précédée d'ascèse et de méditation, et qu'on la reçoive normalement comme récompense de ses efforts. Mais elle dépend de l'initiative de Dieu ; et notre esprit s'y trouve passif, bien qu'il réagisse vitalement sous l'impulsion divine.

« Mystérieuse et obscure dans son origine, cette contemplation l'est encore dans son objet. Les ombres de la foi demeurent. L'amour joue le rôle principal dans l'adhésion paisible de l'esprit à la vérité divine. Si des lumières véritables s'ajoutent ordinairement à l'amour, jamais pourtant l'âme n'arrive à une claire intuition de ce qu'elle voudrait surtout connaître, Dieu en lui-même. L'intuition la plus parfaite que l'on ait de son essence consiste à voir qu'elle dépasse tout ce que nous pouvons comprendre. C'est du moins une façon de discerner Dieu de tout le créé, de pressentir sa transcendance infinie. Un attrait puissant soulève l'âme, une étreinte d'amour l'unit à Dieu et la fait jouir de sa bonté !

(1) *La Contemplation mystique* par le R. P. Joret, O. P., in-12, 312 pp. Desclée, Lille, 1923.

Gerson a défini la contemplation mystique : « Une connaissance expérimentale de Dieu goûtée dans l'étreinte de l'amour unitif. »

« Que l'on puisse étudier un tel état d'âme d'après saint Thomas d'Aquin, beaucoup s'en étonneront peut-être. Le Docteur angélique est sans doute un grand philosophe et le prince des théologiens, mais a-t-il traité de la mystique? Allons plus loin. Celle-ci peut-elle faire l'objet d'une science spéculative? Et saint Thomas ne l'a-t-il pas délaissée pour cela même?

« Saint Thomas s'est bien gardé de négliger la mystique : s'il n'entrait pas dans le plan de ses ouvrages de nous raconter tout au long ses expériences à la façon d'une sainte Thérèse, il a su, en homme averti, formuler les principes qui règlent ces matières.

« Mais pour donner tout son sens au traité de la vie contemplative que l'on trouve à la fin de la Seconde Partie de la Somme, on doit connaître et se rappeler, dans son ensemble, l'enseignement qui précède sur l'être de Dieu, sa présence au plus intime de toute créature, l'efficacité de son action au fond des âmes, les dons du Saint-Esprit, etc... Il faut encore rapprocher ces principes des faits auxquels ils correspondent.

« Nous nous sommes astreint à cette double besogne. Aux plus autorisés parmi les mystiques nous avons demandé la description de leurs expériences. L'œuvre de saint Thomas parcourue en toute son ampleur nous a fourni l'explication théologique des phénomènes en question. De cette façon, l'enseignement du Docteur gagne en animation et en chaleur, mais surtout les confidences des mystiques sont contrôlées, et purifiées de certaines exagérations qui trompent facilement le lecteur non prévenu.

« En particulier, on peut distinguer sans trop de peine les caractères essentiels de la contemplation et les phénomènes extraordinaires qui l'accompagnent parfois, et même souvent, en certaines âmes. Faute de faire ce discernement, on prend l'accessoire pour le principal, et on classe la contemplation mystique parmi les charismes qui sont indépendants de la perfection personnelle et ne doivent même pas être désirés. Quel dommage pour les âmes ainsi conduites, si cette contemplation est au contraire indispensable à la perfection surnaturelle et fait partie intégrante du développement de la vie chrétienne ! »

La réalisation de ce programme se répartit en sept chapitres dont voici les titres : *L'hôte divin — Les dons du Saint-Esprit — L'ascension de l'âme vers la contemplation — L'élément fondamental de l'état mystique — A l'école du Maître intérieur — L'intuition obscure de Dieu — L'extase.*

Le style, simple, vivant, concret, met à la portée de tous les esprits un peu cultivés les notions théologiques délicates nécessaires à l'intelligence de la vie mystique. A peine, çà et là, quelques expressions scholastiques insuffisamment expliquées. Nous n'avons qu'une inexactitude à signaler dans l'interprétation des textes de saint Thomas, une explication incorrecte de la comparaison dyonisienne des différents modes de contemplation avec les trois sortes de mouvement local, droit, oblique ou circulaire. Cette intelligence incomplète des symboles dyonisiens n'est d'ailleurs point particulière à l'auteur ; elle se retrouve dans presque tous les ouvrages modernes qui abordent cette question. L'erreur vient de ce que le terme *obliquus, oblique,* est une très mauvaise traduction du mot grec original qui signifie *hélicoïdal.* Nous ferons une autre réserve, cette fois d'ordre pratique : « Chez toutes les âmes (d'élite) il y a des phases mystiques véritablement douloureuses, des sécheresses, des ténèbres spirituelles » ; c'est vrai, mais nous croyons que ces phases douloureuses ne deviennent « ébranlements terribles » que dans les tempéraments à prédominance de sensibilité. Ce sont là des détails qui n'empêchent pas l'ouvrage d'avoir une valeur hors pair pour l'initiation mystique des jeunes clercs et des laïcs vraiment pieux.

P. Et. Hugueny.

S. Ém. le Cardinal Mercier a adressé à notre cher et éminent collaborateur, le R. P. Joret, la lettre suivante que nous reproduisons avec plaisir :

« Habitué à vous lire dans « La Vie Spirituelle », je sais d'avance le charme et le profit que me réserve la lecture de votre beau livre : *La contemplation mystique...* Le sujet est traité dans toute son ampleur et avec une remarquable précision. J'avais souvent souhaité avoir une vue synthétique de la pensée de saint Thomas sur la matière : j'ai l'impression que vous nous la procurez. Que le bon Dieu vous en récompense ! Votre livre sera une belle contribution à l'hommage de l'Église à saint Thomas d'Aquin en cette année jubilaire... »

(N. D. L. R.)

Pour participer à la liturgie

La Maison Desclée, Paris, 30, rue Saint-Sulpice, vient d'éditer deux précieux volumes de piété : le MISSEL DES DIMANCHES et LA QUINZAINE DE PAQUES. Le premier, en latin et en français, avec notices et suivi du *Rituel des fidèles*, *Dévotions et prières usuelles*, est destiné à ceux qui sont « justement préoccupés de remplir leurs devoirs religieux avec une loyale fidélité ». De brefs résumés doctrinaux précèdent chaque office et l'éclairent. Il faut louer dans ce volume l'abondance des matières dans un format réduit et commode, et l'excellente disposition typographique. Prix : 7 fr. 50.

La *Quinzaine de Pâques* renferme tous les offices de la Semaine Sainte et de celle de Pâques (Prix : 5 fr. 50). On a ajouté de nombreuses explications sur les cérémonies, symboles, figures, etc. Nous recommandons ces deux volumes.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)